

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 18 octobre au 24 octobre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1440.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 25 octobre 1914

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : PIERRE LAFITTE

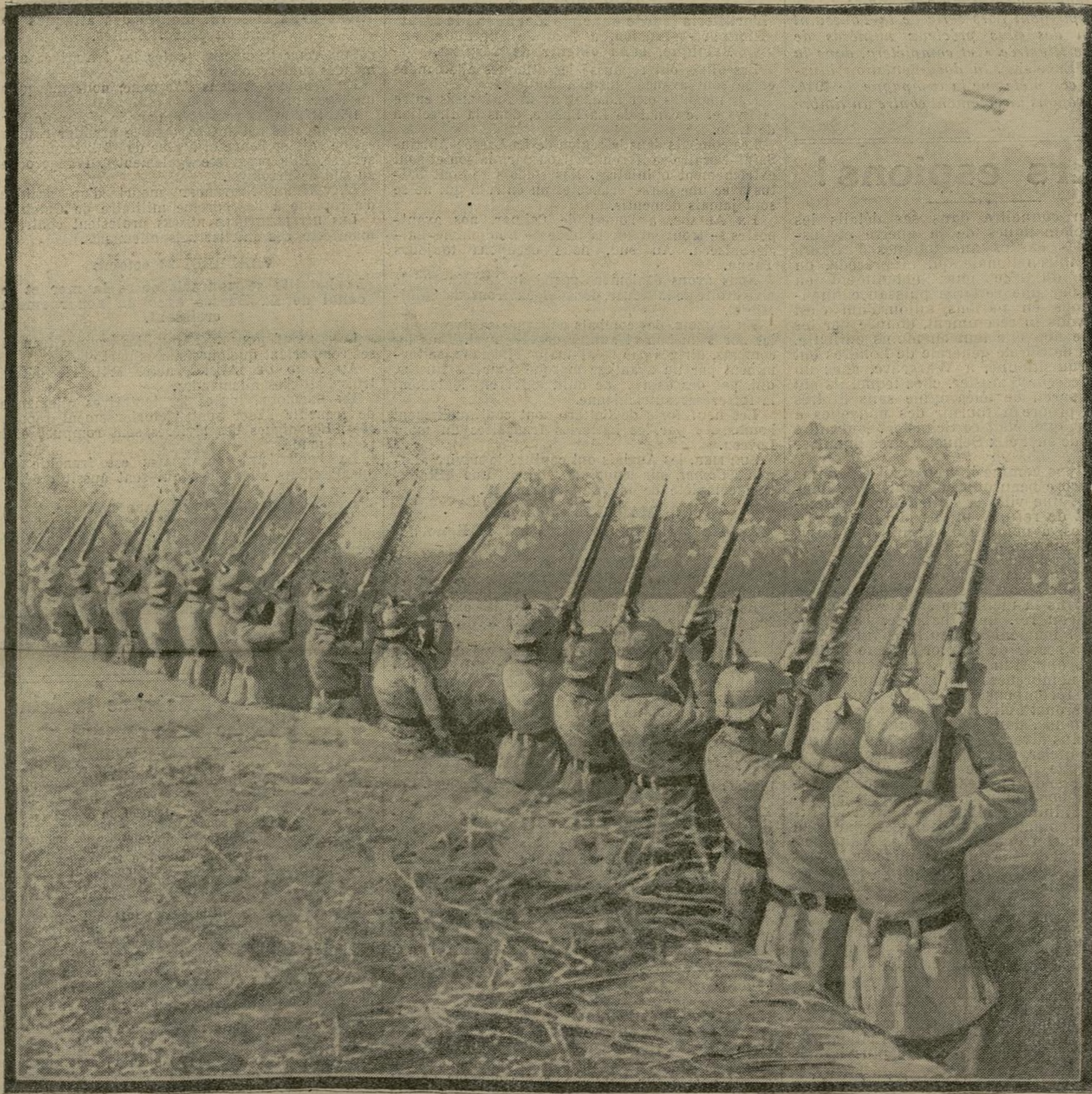
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Un avion russe survole les tranchées allemandes



Si de notre côté les exploits accomplis par les aviateurs militaires ne se comptent plus, nos alliés les Russes ont également à se louer des nombreux services que leurs pilotes rendent chaque jour au commandement. Ils assurent, en effet, de façon parfaite le service de reconnaissance et fournissent à l'artillerie de précieux renseignements sur les positions ennemies. Voici un biplan russe survolant les lignes prussiennes. Il fut accueilli par des feux de salves qui, d'ailleurs, ne l'atteignirent pas.

"Pro Patria!"

A ceux qui sont morts au champ d'honneur Excelsior consacrera à l'occasion de la Toussaint un superbe supplément de 16 pages imprimé en deux couleurs. D'émouvantes photographies accompagnent le texte signé d'académiciens illustres : MM. Emile Boutroux, Denys Cochin, Frédéric Masson, Henri de Régnier. A l'hommage de leur éloquente collaboration, l'éminent compositeur Xavier Leroux a bien voulu ajouter une page musicale d'une expression pénétrante commentant la belle strophe de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie. » Ce numéro de commémoration, consacré à nos glorieux morts, sera complètement indépendant du numéro ordinaire du dimanche d'Excelsior, sur 16 pages : « la Guerre Illustrée », qui contiendra comme toutes les semaines les éphémérides militaires de la semaine, la guerre anecdotique, etc., etc.

Le supplément d'Excelsior consacré à nos morts sera mis en vente partout, à Paris et dans les départements, dès le samedi matin; son tirage étant limité, nous conseillons à nos lecteurs de le retenir de suite à leur marchand de journaux habituel. Nos abonnés le recevront gracieusement avec le numéro ordinaire.

Notre supplément hors série de la Toussaint restera l'un des plus précieux numéros de « la Guerre Illustrée » et complètera, dans la collection d'Excelsior, la documentation illustrée la plus complète sur la campagne de 1914.

Nous l'envoyons directement contre un timbre de 0 fr. 10.

Leurs espions!

Quand on connaît dans ses détails les origines diplomatiques de la guerre et jusque dans ses parties anecdotiques l'histoire de la crise internationale qui la précéda, on sera frappé du rôle joué, notamment en Angleterre, par une certaine puissance financière. Si nous en parlons aujourd'hui c'est que nous avons lu récemment, donnée par les agences, une nouvelle tout au moins curieuse. Les services de Sécurité générale de Londres ont en effet perquisitionné, à Wargrave, chez un certain professeur Schuster, chez lequel ils ont saisi un appareil de télégraphie sans fil très puissant et propre à fournir des nouvelles à l'ennemi. Or, quel était ce Schuster? Nul autre que le frère de sir Félix Schuster, gros financier et baronet.

Voilà un type comme il y en avait et comme il y en a encore beaucoup en Angleterre. Londres, qui est une ville essentiellement cosmopolite, servit de refuge, en ces cinquante dernières années, à nombre d'hommes d'affaires, d'origine allemande, qui vinrent y chercher la fortune et qui réussirent à la trouver. Ils surent être rapidement des personnages de la cité, eurent des hôtels somptueux à Hyde-Park, se faufilèrent dans la meilleure société et parfois même jusqu'au roi. Leur habileté, leur souplesse, qu'ils tenaient de leurs origines, leur adresse à se servir de leur or et à le donner au moment opportun leur avait acquis des sympathies nombreuses et jusque dans l'Etat. Parfois on récompensa leur zèle d'un titre, comme ce baronet Félix Schuster.

Les Allemands, dont l'espionnage prend les formes les plus diverses, depuis la gouvernante jusqu'au financier, n'avaient point négligé, tant s'en faut, cette influence par la ploutocratie. Ce qu'il se fit de démarches sur le marché financier anglais pour empêcher la guerre anglo-allemande est inimaginable. Ces démarches furent heureusement contrebalancées par une puissante maison dont les attaches françaises sont notoire et dont le nom est universellement connu. Elles furent aussi annihilées grâce au loyalisme, à la clairvoyance patriotique, à l'énergie de M. Asquith et de sir Edward Grey. Mais elles ne continuèrent pas moins de s'exercer chez certains neutres, notamment en Amérique, où les mœurs ploutocratiques sont généralisées et où l'or constitue un terrible levier de l'opinion.

Les Anglais n'ont pas été longs à s'affranchir de cette influence. Maintenant qu'elle est ruinée, ceux qui en étaient l'âme ne sont pas loin d'essayer, comme dans le cas que nous citons, de la transformer en un espionnage plus immédiat et plus militaire.

Mais les Anglais sont trop avisés, trop bien organisés pour ne pas démasquer tous les espions, petits et grands, qui usèrent de leur généreuse hospitalité comme de la nôtre.

On ne se trompe pas deux fois de suite sur la qualité de ses hôtes.

Pierre Lafitte.

Ephémérides de la guerre

DU 18 au 24 OCTOBRE

DIMANCHE 18 octobre

L'armée belge a repoussé vigoureusement les attaques dirigées par les Allemands dans les points de passage de l'Yser.

A notre aile gauche, les troupes alliées ont occupé le front Girency-Illes-Fromelles et elles ont repris Armentières. En même temps, elles ont avancé sensiblement au nord d'Arras et entre Arras et l'Oise. Au cours de la nuit, les Allemands ont dirigé contre Saint-Dié des attaques qui ont été repoussées. Ils ont subi des pertes sérieuses.

EN SERBIE, les armées serbes et monténégrines se sont recontrées avec les Autrichiens, confluent de la Save et du Danub. Une colonne d'infanterie ennemie est tombée sous les feux croisés de l'artillerie serbe et a péri dans les ravins de la rivière Souva.

SUR MER, le croiseur anglais *Undaunted*, accompagné des quatre destroyers *Lance*, *Lennox*, *Legion* et *Loyal*, a attaqué, dans les parages de la côte hollandaise, quatre contre-torpilleurs allemands et les a coulés aussitôt. Les avaries des navires britanniques qui ont pris part à cette action sont légères.

LUNDI 19 octobre

L'artillerie lourde ennemie a canonné le front Nieuport-Wladslloo, à l'est de Dixmude, en Belgique, sans obtenir de résultat.

Les alliés ont repoussé les attaques allemandes et se sont avancés jusqu'à Roulers.

DES PROGRÈS ONT ÉGALEMENT ÉTÉ RÉALISÉS entre la Lys et le canal de La Bassée, dans la direction de Lille.

Les combats dans la région de La Bassée-Ablain-Saint-Nazaire se livrent maison par maison et sont extrêmement opiniâtres. Nos soldats se sont battus avec une persévérance et un entrain qui ne se sont jamais démentis.

EN ALSACE, à l'ouest de Colmar, nos avant-postes se trouvent sur la ligne de Bonhomme-Pairis-Sulzern. Au sud, nous occupons toujours Thann.

Nous avons également gagné du terrain sur la rive droite de la Meuse, dans les environs de Saint-Mihiel.

EN GALICIE, des combats acharnés se livrent sur les bords du San et autour de Przemyśl. Tous les combats, dirigés par l'état-major allemand, se terminent par un avantage marqué pour les Russes, qui, par des assauts de nuit, enserment lentement la forteresse autrichienne.

Les neuf forts de Cattaro sont continuellement bombardés par les batteries françaises et du mont Lovcen.

SUR MER, les Anglais ont capturé le navire allemand *Comet*, sur lequel se trouvait une installation complète de télégraphie sans fil.

MARDI 20 octobre

L'armée belge se maintient sur la ligne de l'Yser.

Les Allemands tiennent toujours les avancées de Lille dans la direction d'Armentières et de La Bassée.

La journée a été caractérisée par les efforts des Allemands sur toutes les parties du front. Partout leurs attaques ont été repoussées.

DEUX AVIONS AUTRICHIENS ont essayé de lancer des bombes sur les navires français qui se trouvaient en rade d'Antivari. Les bombes sont tombées sur le quai sans faire explosion. Un autre avion a attaqué la station de radiotélégraphie et un bataillon monténégrin sur le mont Lovcen.

On annonce de Darmstadt que l'aviateur allemand Scharf s'est tué en tombant de son appareil.

Un Taube a survolé la ville de Bruges et a laissé tomber des bombes sur la caserne des lanciers. Ces bombes ont fait peu de dégâts.

EN PRUSSE ORIENTALE, sur la Vistule, les tentatives faites par les Autrichiens pour franchir le San ont été repoussées. La bataille continue au sud de Przemyśl dans de bonnes conditions pour les Russes.

SUR MER, le croiseur japonais *Takachibo*, ayant à bord 264 hommes d'équipage, a heurté une mine dans la baie de Kiao-Tchéou et a coulé. Un officier et 9 hommes ont été sauvés.

Deux nouveaux cuirassés ont été lancés, l'un à Brest, la *Flandre*; l'autre à Saint-Nazaire, la *Normandie*.

MERCREDI 21 octobre

Les attaques de l'ennemi ont été particulièrement violentes entre Dixmude et La Bassée. Les alliés les ont repoussées énergiquement.

Sur le front oriental, l'armée allemande, qui s'était portée sur Varsovie, a été chassée de ses positions par les Russes et a été contrainte à une retraite précipitée.

On signale que plusieurs généraux autrichiens ont été privés de leur commandement à la suite de la défaite de Galicie.

SUR MER, deux canonnières anglaises, qui bom-

bardaient les batteries allemandes établies sur la côte belge de la mer du Nord, ont été attaquées par des sous-marins allemands. Elles ont réussi, avec l'aide de destroyers, à chasser les sous-marins allemands après leur avoir fait subir des pertes.

EN ITALIE, le désaccord règne parmi les socialistes au sujet de l'attitude du gouvernement, les uns préconisant la neutralité absolue, d'autres estimant que l'Italie doit envisager l'éventualité d'une intervention.

M. BRIAND, garde des Sceaux, et M. ALBERT SARRAUT, ministre de l'Instruction publique, sont allés au grand quartier général, puis à Verdun, où ils ont visité les blessés, et ont parcouru plusieurs communes endommagées et incendiées par les Allemands.

M. MALVY, ministre de l'Intérieur, a reçu à Paris une délégation des députés de la Seine, qui s'est entretenue avec lui de différentes questions intéressant la population du département, notamment l'approvisionnement de Paris et de la Seine en charbon et en sucre.

JEUDI 22 octobre

Les troupes alliées maintiennent leurs positions dans le Nord, malgré des attaques de plus en plus violentes.

SUR TOUT LE FRONT, toutes les tentatives allemandes sont repoussées.

EN WOEVRÉ et dans l'Argonne, nous marquons un léger progrès.

L'ARMÉE RUSSE remporte, dans la région de Varsovie, un très net succès, dont le premier résultat est de rejeter l'ennemi à plus de 16 kilomètres en arrière. Elle progresse également à Ivangorod et au sud de Przemyśl.

L'AVIATEUR NESTEROFF meurt d'un accident d'aéronef à l'aérodrome militaire de Gatchina.

LES INTELLECTUELS RUSSES protestent contre le manifeste des intellectuels allemands.

VENDREDI 23 octobre

La bataille se poursuit entre la mer et le canal de La Bassée avec un acharnement croissant.

DANS LA RÉGION DE VERDUN, les troupes françaises remportent quelques succès partiels.

AU NORD DE L'AISNE, notre artillerie détruit trois batteries allemandes.

EN BELGIQUE, toutes les tentatives allemandes de franchir l'Yser sont victorieusement repoussées. Les digues des rivières sont rompues et le pays inondé.

LA FRONTIÈRE HOLLANDAISE est franchie par 2.000 soldats allemands, qui sont aussitôt désarmés.

LE BOMBARDEMENT DE CATTARO continue.

A BELFORT, un avion allemand, qui tentait de survoler la ville, est accueilli par une violente canonnade.

LE BOMBARDEMENT D'ARRAS recommence et le beffroi est détruit.

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES proteste contre le manifeste des intellectuels allemands.

EN BOSNIE, les forces monténégrines font subir un nouvel échec aux Autrichiens.

Le groupe des députés de la Seine s'occupe de la censure

Le groupe des députés de la Seine, réuni sous la présidence de M. Groussier, a adopté, à l'unanimité, l'ordre du jour suivant, déposé par M. Charles Benoist :

Le groupe, considérant que, si la loi du 9 août 1849 sur l'état de siège dit, en son article 9 : « L'autorité militaire a le droit... » Paragraphe 4° : « D'interdire les publications et les réunions de nature à exciter ou entretenir le désordre », cette même loi, en son article 11, stipule expressément : « Les citoyens continuent, nonobstant l'état de siège, à exercer tous ceux des droits garantis par la Constitution dont la jouissance n'est pas suspendue en vertu des articles précédents » ;

Considérant que la loi du 5 août 1914, qui a précisé ces pouvoirs exceptionnels, les délimite ainsi : « Article 1er : Il est interdit de publier... des informations et renseignements autres que ceux qui seraient communiqués par le gouvernement ou le commandement sur les points suivants : opérations de la mobilisation, etc., et, en général, des informations ou articles concernant les opérations militaires ou diplomatiques de nature à favoriser l'ennemi et à exercer une influence fâcheuse sur l'esprit de l'armée et des populations » ;

Rappelant avec la plus grande fermeté sa délibération du 1er octobre, affirmant de nouveau qu'il s'incline devant les nécessités de la censure appliquée aux informations ou articles concernant les opérations militaires ; maintenant que la censure politique ou administrative ne repose sur aucun fondement juridique et insiste auprès du gouvernement pour qu'il assure le respect des lois du 9 août 1849, du 3 avril 1878 et du 5 août 1914.

Le groupe s'est ensuite occupé de l'organisation du secrétariat destiné à recueillir les renseignements demandés par les familles sur les blessés, prisonniers ou disparus.

Les Canadiens en Angleterre



Nous disions récemment que des troupes canadiennes venaient de débarquer en Angleterre. Avant de venir combattre dans nos rangs, elles sont actuellement campées dans les environs de Plymouth. Voici un groupe de ces nouveaux alliés photographié ces jours derniers.

L'occupation d'Anvers par les Allemands



Au moment de l'attaque d'Anvers, les Allemands avaient renforcé leurs effectifs à l'aide d'importants contingents de fusiliers marins. Ces derniers font actuellement partie du corps d'occupation de la ville et ont pour mission d'y assurer le service d'ordre.

La journée du 24 Octobre

La bataille continue à l'aile gauche. L'ennemi a progressé près de Dixmude et de La Bassée; les alliés ont avancé à Nieuport, Langemarck et entre Armentières et Lille.

La retraite des Allemands au sud de Varsovie s'est accentuée. Les Russes ont fait de nombreux prisonniers.

L'Amirauté anglaise ne garde plus le moindre espoir sur le sort du sous-marin anglais « E-3 ».

La Hollande secourable aux réfugiés belges

(Suite et fin)

Mardi dernier, les Allemands entraient à Gand. Mercredi et jeudi, ils se heurtèrent, entre Bruges et Gand, à Sysselle et Maldegheem, aux forces anglo-belges qui protégeaient la retraite de l'armée belge vers la grande ligne des alliés. Ce fut alors, pendant deux jours, un exode extraordinaire des Brugeois et des Belges réfugiés sur le littoral vers l'Angleterre et la Hollande. Malheureusement pour cette population prise de panique, presque tous les bateaux furent employés au transport des blessés (ils étaient quelque 11.000 à la côte belge qui sont maintenant hospitalisés à BBrighton, Ramsgate, etc. Cependant qu'à plusieurs milliers nous attendions patiemment devant la gare maritime, un Taube, qui venait de jeter une bombe sur Bruges, survola Ostende. Un canon spécial, monté sur auto, tira sur lui de parmi la foule même, où la panique cependant fut presque nulle. Je ne pouvais songer à laisser ma femme et mes deux enfants à X..., un village de la côte où des tranchées avaient été creusées. Je résolus de partir pour la Hollande. Le voyage d'Ostende à Flessingue, qu'on peut faire en bateau en moins de 3 heures, nous prit plus de 24 heures. Nous recourûmes à tous les moyens de locomotion : tramways, carriole, lourd chariot de ferme, bateau. Nous fûmes bien contents, à L'Ecluse, de pouvoir dormir sur de la paille, dans une péniche, où avaient pris place également des personnalités belges justement célèbres... Ah ! ce réveil au petit jour, cette aube pluvieuse, ces lumières éblouissantes le long du canal, et, venant de tout près, le bruit du canon... Dans la foule qui, dès 6 heures, encombraient les quais et les rues de la petite ville, on remarquait nombre de soldats belges qui venaient de passer la frontière. Ils sont 23.000 actuellement en Hollande, internés dans les camps de Loosduinen, Amersfoort, Gaasterland, Zwolle, Assen et Aardewijk, tandis que 2.000 marines anglais sont à Leeuwarden et Groningue. Les Hollandais les traitent admirablement, les laissent circuler librement sur parole pendant quelques heures, leur donnent du tabac, des journaux et des jeux.

Rien de plus touchant, en vérité, que l'empressement avec lequel les paysans, dans les plus humbles villages, attendent le passage des réfugiés pour les reconforter, leur offrir du café chaud, du pain, des fruits.

Pour dégorgier les provinces du Sud, les comités ont dirigé des caravanes entières vers les grandes villes du Nord. A Amsterdam, des artistes connus comme le célèbre tragédien Bouwmeester, organisent des représentations gratuites. Les soldats font des collectes. Au Jardin zoologique, où les réfugiés sont admis sans payer, les éléphants tendent au passant, au bout de leur trompe, une sébille dans laquelle tombent les cents et dubbels pour les réfugiés belges.

Dans ce petit village de Kondekerke, où je suis et qui compte 3.000 habitants, 500 Belges ont été logés grâce à des prodiges de dévouement et d'ingéniosité accomplis par le bourgmestre, le médecin, le pasteur. Sur la place, à côté du temple tapissé de vigne vierge rongie par l'automne, des petits enfants belges font la ronde avec les petites zélandaises en sabots blancs, aux larges jupes, en bonnets de dentelle.

Depuis 48 heures, je vis dans l'atmosphère d'un roman de George Elliot, après avoir vécu les « derniers jours de Pompéi »...

En vérité, je vous le dis, ces Hollandais sont de braves gens.

LOUIS PIÉRARD.

Le sous-marin « E-3 »

LONDRES, 24 octobre. — L'Amirauté publie le communiqué officiel suivant :

Le sous-marin E-3, commandé par le lieutenant George F. Cholmley, R. N., est maintenant considérablement en retard et l'on craint qu'il n'ait été coulé dans la mer du Nord.

Un radiotélégramme à la presse allemande annonçait qu'il avait été coulé le 18.

La retraite allemande s'accroît sur le front oriental

(Communiqué officiel)

Les Allemands battent en retraite aussi bien au sud de Varsovie qu'à l'ouest d'Ivangorod et de Nova-Alexandria. Des combats acharnés continuent en Galicie sur le front de Sandomir-Przemysl. Les Russes ont fait deux mille Autrichiens prisonniers.

Une fuite précipitée

PÉTROGRAD, 24 octobre. — Communiqué de l'état-major général russe :

La vigoureuse offensive de nos armées, qui ont traversé la Vistule, s'est poursuivie sur un front très étendu et n'a rencontré aucune résistance de la part des Allemands, qui continuent à battre en retraite.

Dans les tranchées établies sous Ivangorod, nous avons saisi de grandes quantités de munitions abandonnées par l'arrière-garde allemande dans sa fuite précipitée.

Les Autrichiens continuent à combattre désespérément sur la Vistule, au-dessous de Soldz, sur le San et au sud de Przemysl.

Rien de nouveau en Prusse orientale.

Le kronprinz tient conseil

PÉTROGRAD, 24 octobre (Dépêche Havas). — On lit dans le *Messenger de l'Armée* :

Le 14 octobre, un conseil austro-allemand a été tenu à Radom, sous la présidence du kronprinz.

Au cours de ce conseil, il a été décidé de forcer la Vistule, si possible, dans la région de Kazimierz ou sur un autre point. Dans ce but, un puissant corps de pontonniers et de la grosse artillerie furent concentrés dans la région de Zwolen et Opatow avec la consigne de se transporter immédiatement sur un autre point au cas où le passage de la Vistule serait impossible dans cette région et d'y opérer une forte poussée contre les Russes. Pour la bonne exécution de ce plan, il fut décidé de paralyser les troupes russes dans la région de Varsovie et en Galicie. La manœuvre devait être accomplie par le groupe des troupes allemandes qui était en marche de Petrokow sur Varsovie, par le groupe de Radom et par les troupes autrichiennes de Galicie et de Hongrie.

Pour assurer le succès de cette opération, la réserve stratégique de tout le front fut concentrée à Thorn et reliée par le détachement allemand de Miava avec les troupes allemandes de la Prusse orientale. Le plan austro-allemand visait à la rupture de notre centre et à l'obtention de deux succès décisifs, l'un à Varsovie, l'autre en Galicie. Tout mouvement heureux dans l'une de ces directions aurait assuré aux Austro-Allemands les grands avantages, car, en rompant notre centre, ils auraient pu nous battre par fractions, envelopper nos ailes et nous attaquer par derrière.

La prise de Varsovie eût été le plus grand triomphe politique de l'ennemi, et la défaite de nos forces en Galicie eût arraché au pouvoir du tsar un territoire foncièrement russe. C'est été une revanche éclatante des échecs subis par l'ennemi. La réalité n'a pas justifié ces prévisions et les résultats de la manœuvre ont, au contraire, accentué la débâcle des armées austro-allemandes.

Nouveaux échecs autrichiens en Bosnie

NICH, 24 octobre (Dépêche Havas). — L'ennemi a attaqué le 20 octobre, sur tout le front de la Bosnie, les troupes serbes et monténégrines. Toutes ces attaques ont été repoussées. Les quelques colonnes ennemies qui ont prononcé des contre-attaques, ont été obligées de se retirer en déroute. En poursuivant ces colonnes, les nôtres se sont assez avancées.

La situation reste sans changement sur les autres points du front. Toutefois, de temps en temps, l'ennemi a ouvert, tantôt fortement, tantôt faiblement, des feux d'artillerie et d'infanterie contre les positions de Gortchevo, vers Mitrovitza et vers Belgrade.

Le kaiser assistait à la réunion du landtag prussien

COPENHAGUE, 24 octobre (Dépêche de l'Information). — La réunion du Landtag de Prusse, qui a eu lieu hier, fut, selon les rapports de la presse, très impressionnante.

L'empereur Guillaume y assistait, portant sur son uniforme la Croix de Fer.

Un grand nombre de députés étaient revenus du front pour assister à la séance.

Les membres de l'assemblée, qui firent la campagne de 1870, portaient sur leur habit l'ancienne Croix de Fer.

L'assemblée a voté à l'unanimité un emprunt de guerre prussien de 1.300.000.000 de marks.

Les députés socialistes émettent un vote favorable à cet emprunt, qui est destiné, comme on sait, aux sinistrés des provinces de la Prusse orientale et à des travaux publics qui doivent être entrepris immédiatement principalement en Pologne et en Silésie.

L'effort allemand sur l'Yser est resté sans succès

On mande de Dunkerque, 20 courant, au *Daily Chronicle* que l'état-major allemand demanda à 75.000 volontaires — la plupart des jeunes gens de moins de vingt ans — de marcher sur l'Yser et leur ordonna de franchir la rivière à n'importe quel prix. On sait que les Allemands échouèrent dans cette tentative; leurs pertes se sont élevées, dit-on, à près de 10 0/0.

La garde en déroute

Le *Daily Telegraph* raconte que, pendant que les troupes anglaises se mesuraient à Poperinghe avec les Allemands et leur infligeaient des pertes sérieuses, les Français avaient à soutenir une lutte très chaude un peu plus au sud avec la garde allemande. L'infanterie française ouvrit le feu sur l'ennemi à une distance d'environ 800 mètres pendant que notre 75 le canonait à une distance d'environ 2 kilomètres. Le combat fut acharné, car, bien que très fatiguée, la garde essaya de maintenir sa réputation et résista avec obstination. Les officiers commandaient comme à la parade et les hommes essayaient d'avancer; à mesure qu'un d'entre eux tombait, un autre prenait sa place. Les troupes françaises, qui tiraient par feux de salve, abattaient les sections l'une après l'autre, car si du côté allemand il s'agissait d'un corps d'élite, il en était de même du côté français.

En fin de compte, les Allemands se débandèrent et se replièrent presque en déroute. Ils avaient en dernier ressort essayé une charge à la baïonnette, mais ils se heurtèrent à des barrages en fil de fer barbelé et culbutèrent dans la boue glissante. Les quelques officiers qui étaient restés tombèrent et les soldats se retirèrent en désordre, laissant sur la place plus de 500 d'entre eux. Ils ne durent s'échapper à une destruction totale qu'à une section de mitrailleuses qui protégea leur retraite vers Lille.

La bataille livrée à l'extrême droite de l'aile allemande, dans la région de Nieuport, fut d'une extraordinaire violence. Les Belges, avec l'appui des bateaux anglais, massacrèrent littéralement les Allemands qui essayaient de pousser leurs colonnes vers Dunkerque.

Les Belges blessés qui sont revenus déclarent qu'à la marée haute les vagues rejetaient sur la grève des monceaux de cadavres.

Le kronprinz l'a échappé belle

GENÈVE, 23 octobre (De notre correspondant particulier). — Un correspondant écrit à la Suisse, en date du 22 octobre, de Vitry-le-François :

Hier, deux « Taube » ont été descendus après un duel épique avec deux aéro français, à Châlons.

Cinquante pour cent des troupes de l'aile droite n'ont pas été au feu. On ne dira jamais assez que Joffre est, avant tout, un épargneur d'hommes, par nécessité peut-être, mais surtout par humanité. J'ai eu l'occasion de le voir ces jours derniers et la seule impression qui se dégage en le voyant, ou l'écoulant, c'est qu'il est d'un calme effrayant, effrayant, car sa liberté d'esprit pour répondre, sa manière sèche et précise d'ordonner, sa connaissance absolue du terrain et de ses forces, ne laissent à aucun instant supposer qu'il prépare une grande victoire. Ce calme dont il ne se départit pas un seul instant lui assura la suprématie dans la Marne et lui permit de « piéger » les Allemands à sa guise quand il voulut. (Les Allemands le reconnaissent eux-mêmes.)

Le kronprinz avait établi son quartier général à Revigny, à vingt kilomètres de Vitry, et risqua fort d'y laisser sa peau. Un avion l'ayant repéré et bombardé. Résultat, une maison abîmée, la bombe étant tombée à quinze mètres sur la route, quinze hommes tués, vingt-deux blessés, trente-six chevaux tués; mais le prince héritier était sauf.

Le numéro spécial hors série, consacré à NOS MORTS, complètement indépendant de notre numéro du dimanche, LA GUERRE ILLUSTRÉE, sera mis en vente samedi prochain; son tirage étant limité, il est utile de le retenir dès maintenant chez tous nos dépositaires. Nous en ferons l'envoi contre 0 fr. 40.

(Voir notre avis page 2.)

Les attaques de l'ennemi repoussées de la mer à la région d'Arras

Communiqués officiels du 24 octobre 1914.

15 heures

A NOTRE AILE GAUCHE, la bataille continue. L'ennemi a progressé au nord de Dixmude et autour de La Bassée. Nous avons avancé très sensiblement à l'est de Nieuport, dans la région de Langemarck et dans la région entre Armentières et Lille. Il s'agit là de fluctuations inévitables de la ligne de combat, qui se maintient dans son ensemble. Sur le reste du front, plusieurs attaques allemandes de jour et de nuit ont été repoussées. Sur plusieurs points, nous avons progressé légèrement. En Woëvre, notre avance a continué dans la direction du bois de Mortmare (sud de Thiaucourt), dans le bois Le Prêtre (nord de Pont-à-Mousson).

Une réponse aux allégations allemandes

Il y a lieu de signaler à nouveau que l'on ne doit pas ajouter foi aux bulletins officiels de l'état-major allemand. Le bulletin de guerre, publié par ce dernier, prétendait que nos attaques sur les hauteurs au sud de Thiaucourt avaient été repoussées avec des pertes considérables pour nous. En réalité, notre offensive sur ce point n'avait pu se maintenir sur tous les points atteints dans un mouvement en avant; mais elle n'en avait pas moins conservé dans l'ensemble la majeure partie du terrain qu'elle venait de conquérir.

Ce matin, un parlementaire allemand, envoyé au commandant de l'armée opérant dans cette région, a demandé de la part des autorités allemandes un armistice pour enterrer leurs morts et enlever leurs blessés.

Le commandant de l'armée a renvoyé le parlementaire et fait reprendre immédiatement l'attaque. Notre nouvelle progression nous a permis d'obtenir le résultat que les Allemands recherchaient dans un armistice et a démontré en même temps l'infirmité des succès que s'attribuent nos adversaires.

23 heures

Depuis la mer jusque dans la région au sud d'Arras, de violentes attaques de l'ennemi ont été partout repoussées.

A l'ouest de l'Argonne, nous avons emporté le village de Melzicourt qui commande les routes conduisant de Varennes à la vallée de l'Aisne.

Rien à signaler sur le reste du front.

La situation des Français en Alsace est excellente

GENÈVE, 24 octobre (Dépêche de notre correspondant particulier). — D'après un témoin absolument digne de foi, qui revient du champ de bataille, les Français occupent Thann, la vallée de Münster, la vallée de Wesserling et tous les cols, y compris celui de Sainte-Marie.

Ils se servent de leurs vieux fusils

LONDRES, 24 octobre (Dépêche Havas). — Un témoin écrit du quartier général anglais, que les prisonniers allemands déclarent que les soldats allemands des postes avancés manquent de vivres et sont épuisés par le travail continu des avant-postes, tandis que les soldats anglais peuvent prendre plus de repos et sont abondamment pourvus en vivres excellents.

Jusqu'à présent, la tendance des Allemands à employer leur splendide matériel plutôt que d'utiliser leurs masses d'hommes s'est accentuée, mais il y a actuellement des indices que leur matériel n'est pas inépuisable. Suivant divers témoignages, l'ennemi est maintenant forcé de recourir à ses vieux modèles de fusils et de canons.

L'Autriche aussi fait appel aux hommes infirmes

VENISE, 24 octobre (Dépêche Havas). — Suivant des rapports de source privée autrichienne, rien de ce qui s'est produit depuis le début de la guerre n'a causé une dépression des esprits aussi générale dans la monarchie dualiste que la convocation de la landsturm depuis le 17 octobre. Ceux qu'on surnomme dans le peuple « les invalides de l'Etat » comptent des milliers d'hommes qui, ayant subi l'examen d'aptitude physique au service militaire, ont été rejetés une fois, deux fois et même trois fois comme impropres au service. La plupart souffrent de défauts physiques sérieux et incurables.

Le fait que le ministre de la Guerre juge actuellement nécessaire d'enrôler des hommes à demi aveugles, boiteux, infirmes ou de faible constitution provoque, dans les classes intelligentes un sentiment qui touche à la consternation, et l'on commence à penser que la situation militaire doit être véritablement alarmante pour que le gouvernement se résolve à recourir à une pareille mesure.

Le prince Charles de Hesse et son fils aîné blessés

LA HAYE, 24 octobre. — Le prince Charles de Hesse et son fils aîné ont été blessés. Ils sont soignés à Francfort, où l'impératrice est allée les voir.

Le Bossu

Tout est bon aux Allemands pour faire de la chair à canon

Un Belge de nos amis nous adresse du Havre l'intéressante communication que voici :

Une haute personnalité belge, qui revient du front sur l'Yser, me donne des détails sur la bataille qui s'y poursuit depuis une semaine. Les Allemands ont massé le long de la côte, entre Ostende et Nieuport, des troupes considérables. L'armée belge de campagne, que l'on croyait épuisée, leur fait front sur environ vingt-cinq kilomètres, entre Nieuport et Dixmude. On lui avait dit de tenir quarante-huit heures; elle maintient ses positions avec un entrain admirable depuis sept jours. Le long du chenal, de Nieuport-Bains à Nieuport-ville, se poursuit un combat d'artillerie très efficacement soutenu par des unités de marine anglaises et françaises échelonnées le long de la côte jusqu'à Werlende.

Au moment où mon interlocuteur quittait le front, un combat extrêmement violent était engagé sur l'Yser, à Ramscapele, à une lieue environ de Nieuport. Les Allemands ont subi depuis plusieurs jours de très fortes pertes et on leur a fait de nombreux prisonniers : parmi ceux-ci figure un bossu. Une partie des troupes belges formant tête de pont tient depuis le début de la bataille sur la rive droite de l'Yser, en face de Nieuport. Ces troupes ont pris aujourd'hui une offensive vigoureuse et se sont avancées jusqu'à Lombartzyde. Des renforts très importants vont arriver aux héroïques régiments belges au sujet desquels le roi manifestait aujourd'hui au quartier général sa très vive satisfaction.

Le fait qu'un bossu figure parmi les prisonniers allemands qui se sont rendus aux troupes belges prouve bien que l'ennemi est à court d'hommes et que tout lui est bon pour faire de la chair à canon.

Un "taube" abattu à Gravelines

DUNKERQUE, 24 octobre (Dépêche de l'Information). — Un « Taube » a survolé aujourd'hui Gravelines, près de Dunkerque et a jeté deux bombes. Un des projectiles n'a pas éclaté. L'autre est tombé sur la plage et s'est enfoncé dans le sable. Le « Taube » a été abattu.

La chasse aux croiseurs allemands

LONDRES, 24 octobre. — Un communiqué de l'amirauté annonce que huit ou neuf croiseurs allemands parcourent l'Atlantique, le Pacifique et l'océan Indien, et qu'environ 70 croiseurs anglais, français, russes ou japonais, non compris les croiseurs auxiliaires, les recherchent.

Le communiqué explique que la vaste étendue des mers rend ces opérations difficiles. La découverte et la destruction des croiseurs ennemis est seulement une question de temps, de patience et de chance. L'amirauté demande au public d'avoir confiance. Les officiers de marine font leur possible pour remplir la mission dont ils sont chargés.

Le journal de marche d'un officier saxon

Voici quelques extraits du journal de marche d'un lieutenant de réserve du 177^e d'infanterie saxon :

Le 26 août, il quitte la Belgique et arrive à la Guignette-de-Merlemont :

Tout est abandonné. Lorsque nous quittons le village, nous sommes reçus par une fusillade violente partant d'une forêt. Désarroi général. Je me couche avec ma section le long de la chaussée... Des hussards, devant nous, avaient éprouvé de fortes pertes et fuyaient, ce qui nous empêchait de tirer... Toute la nuit, nous restons en position dans l'humidité. Nous mettons le feu au village et fusillons tous les hommes. Nous pendons le curé qui, du sommet de l'église, a fait des signaux à l'ennemi.

Notre homme se plaint déjà de manquer de pain. Le dimanche 30 août, combat :

La danse commence, c'est un vrai sabbat : une batterie ennemie nous couvre d'obus explosifs. Ce fut terrible : les coups arrivaient l'un après l'autre avec une précision mathématique. Shrapnells et fusillade : c'est l'enfer déchaîné... le terrain était recouvert d'une fumée noire et jaune.

On continue à se battre et à marcher : le 31 août, bombardement et incendie de Rethel. Toujours ce même refrain :

L'artillerie ennemie nous cause de grandes pertes. Mais les chefs s'efforcent de remonter le moral des hommes en leur annonçant de grandes victoires : « Quarante mille Français pris, ainsi que plusieurs généraux et beaucoup de canons. »

Cela se passait le 7 septembre et le lieutenant écrit : « Espérons que cela est vrai ! »

Le 21 septembre, le bataillon se terre dans ses retranchements :

L'artillerie nous tire dessus. Comment cela finira-t-il ? Les obus éclatent de tous côtés. Notre bataillon est bien réduit ; deux compagnies sont réunies en une seule...

Le 25 septembre, il note :

Nous sommes maintenant, en tout, quatre officiers au bataillon.

Et le lendemain, 26 septembre :

A l'aube, nous partons et, comme chaque fois, nous recevons contre-ordre... Que Dieu nous aide ! Mousqueterie toute la journée ; les pertes sont lourdes. Le soir, quand nous voulions manger, les Français recommencent à nous tirer dessus... Partout où se montre un casque, on tire. La nuit se passa sous une mousqueterie constante ; nous n'avions plus rien à manger, car les cuisines roulantes étaient retournées à l'arrière à cause du feu !

Le 28 septembre, le régiment est reformé en deux bataillons, par suite de l'arrivée de l'Ersatz, avec ce qui restait des anciennes troupes ; ces deux bataillons étaient à l'effectif de paix, alors qu'on était parti avec trois bataillons à l'effectif de guerre.

Nos aviateurs ne sont pas inactifs

Par les déclarations des prisonniers et les carnets tombés entre nos mains, nous savons, d'une façon précise, que l'aviation française est particulièrement redoutée par les Allemands ; pour s'en convaincre, il nous suffira de citer les faits suivants :

Septembre (extrait d'un carnet de sous-officier) : Toute la journée passent des avions français sur notre terrain de débarquement ; nous tirons dessus, même avec de l'artillerie, mais sans résultat. A Corrobert, un aviateur a blessé plusieurs hommes de mon équipe.

Septembre (carnet de notes du sergent-aviateur) : La 7^e compagnie du 3^e régiment de la garde a été survolée dans la région de Vertus par un avion français, qui a lancé deux bombes : résultat, 8 hommes tués et 22 blessés.

Septembre (carnet d'un soldat) : Un sous-officier nous montre le manteau complètement déchiqueté de l'un des soixante blessés que viennent de faire les projectiles lancés par un avion français.

Septembre (carnet d'un sous-officier) : Une bombe lancée par un avion français blesse plusieurs hommes du 73^e régiment d'infanterie, dans la région de Reims.

Octobre (renseignement d'un prisonnier) : Le résultat d'une bombe lancée sur un rassemblement de cavalerie a été : 30 hommes et 50 chevaux tués.

Octobre (renseignement d'un prisonnier) : Le résultat d'une bombe lancée sur un convoi de munitions a eu pour résultat 4 hommes tués, 6 blessés et de nombreux chevaux tués.

Ces citations établissent surabondamment les services rendus par nos aviateurs, aussi par les aviateurs anglais, qui font preuve de beaucoup de courage. Nous nous bornerons à ajouter que leurs exploits ont obligé récemment un état-major de division ennemi à se déplacer. Aussi les Allemands ont-ils pris une série de mesures préventives. Ils ont installé sur des « C. nobles », ou simplement sur deux roues, des canons spéciaux qui tirent verticalement sur les avions.



Après la prise d'Anvers -- La retraite des Belges



Après la prise d'Anvers, l'armée belge, on le sait, effectua sa retraite dans l'ordre le plus parfait. Rien du matériel de guerre ne fut abandonné à l'ennemi et, comme on peut le voir ici, des obus furent même transportés par des soldats. Ceux-ci, oubliant leurs fatigues, avaient surtout le souci de ne laisser aucune munition entre les mains des Allemands.

LES BONNES IDÉES

Celles des journaux

Plus d'Allemands dans la Légion d'honneur

Du Figaro :

Le gouvernement de la République, à l'occasion de manifestations diverses et notamment d'expositions internationales, a décerné la croix de la Légion d'honneur à nombre d'Allemands : des commerçants, des industriels, des écrivains, des artistes.

En temps de paix, l'attribution du ruban rouge à des Allemands surprenait, mais l'internationalisme et le pacifisme triomphaient; on se contentait de s'étonner et les plus véhéments étouffaient leur indignation bien légitime.

Nous pensons que l'heure est venue de radier des cadres de la Légion d'honneur tous les Allemands qui, pour un motif quelconque, ont reçu le ruban rouge. L'Allemagne tout entière, sans distinction de partis ni de castes, soutient la guerre déchaînée par l'empereur germanique, et approuve la façon barbare dont il la conduit. Pas une protestation ne s'est élevée d'outre-Rhin contre la violation de la Belgique, la destruction de Louvain, le crime de la cathédrale de Reims, les incendies, les vols, les cruautés, tous les forfaits accomplis par les hordes allemandes.

L'Allemagne, toute l'Allemagne, est solidaire des exploits abominables qui ont révolté le monde entier.

Laisser plus longtemps figurer sur les cadres de la Légion d'honneur les Allemands et les Austro-hongrois serait impardonnable et désobligeant pour l'ordre national, dont le président de la République est le grand-maitre.

Le sifflet du blessé

De l'Echo de Paris :

L'un de nos blessés a dû son salut à une circonstance qui mérite d'être connue. A tout hasard, il s'était muni d'un sifflet. Dans une attaque de nuit, il tomba atteint d'une balle à la cuisse, dans un ravin. Il fit entendre son sifflet à diverses reprises et des brancardiers purent arriver jusqu'à lui et le transporter, ainsi que quelques-uns de ses camarades, qui, entendant le sifflet, s'étaient dirigés de son côté. Sans cette simple et heureuse idée ils seraient restés, sans doute, de longues heures pendant la nuit sans être secourus.

L'idée est pratique et facile à réaliser. Il ne serait pas difficile de donner à tous les combattants un sifflet uniforme, à roulette, par exemple, pour les différencier des sifflets de commandement, et dont l'usage serait réservé dans le seul cas de blessures interdisant la possibilité de se rendre aux ambulances.

Tout moyen de venir en aide à nos vaillants soldats mérite d'être étudié avec soin et surtout d'être adopté s'il se présente comme une sauvegarde.

La canne du blessé

Du Figaro :

Un de nos amis, M. G. Lenseigne, qui se trouve en ce moment à Châteauroux, vient d'avoir une ingénieuse idée pour procurer à nos soldats, blessés aux jambes, les cannes dont ils ont besoin.

Comme il fallait venir en aide rapidement aux éclopés en traitement dans cette ville, M. Lenseigne fit réquisitionner tous les manches à balai qu'il avait pu découvrir.

En une journée, le menuisier eut vite fait de lui livrer tout ce qui était nécessaire, car son travail se bornait à mettre une petite poignée droite légèrement arrondie sur le manche à balai, rogné suivant les différentes tailles.

Tous les soldats ont été enchantés, et la canne ainsi faite a été préférée à celles dont la poignée était recourbée. Elle a un double avantage : on se la procure facilement, elle revient à vingt-cinq centimes !

La canne de Châteauroux fera certainement son tour de France pour la plus grande commodité de nos blessés.

Le tricot de nos soldats

Les Annales donnent les instructions suivantes pour la confection du chandail, indispensable à tout soldat en campagne :

Faire une chaînette de trente centimètres de long. Sur cette chaînette, faire des demi-barrettes, sur une hauteur de cinquante centimètres. Continuer des demi-barrettes, sur une largeur de huit centimètres seulement, et sur une longueur de cinquante-deux centimètres. Revenir de l'autre côté pour faire la même chose. Entourer le travail de rangs de demi-barrettes, sur une hauteur de huit à dix centimètres. A chaque coin, faire deux demi-barrettes dans le même trou, séparées par un point de chaînette. Ne pas oublier les deux coins du col. Ajouter, sur le côté droit du devant, six rangs du même point. Au septième rang, tous les dix centimètres, faire une chaînette de quelques points pour les boutonnières.

Prendre la couture de dessous de bras du dos

à trente-huit centimètres à partir du bas du tricot, et faire un rang de demi-bridges jusqu'à l'autre bras, à la même hauteur ; faire ainsi quatre rangs, en ayant soin de piquer le crochet, chaque fois, une maille plus bas qu'au rang précédent.

Le dos étant fait, répéter ce même travail sur chacun des côtés des dessous de bras de devant et sur le bas du devant. Réunir au crochet les deux coutures de dessous de bras jusqu'à deux centimètres du bas du tricot. Commencer la manche à la couture du dessous de bras en suivant l'entour-nure ; faire des demi-bridges sur une longueur de vingt centimètres. Prendre deux mailles ensemble, pour faire une diminution ; continuer à faire des demi-bridges sur une longueur de vingt centimètres, et faire encore une diminution. Finir ce premier tour en refaisant encore une diminution juste à la couture. Faire ainsi neuf tours en diminuant trois mailles à chaque tour ; puis, continuer la manche sans aucune diminution, toujours en tournant jusqu'à une hauteur de cinquante centimètres à partir des diminutions. Diminuer brusquement de trois mailles, pour faire le poignet, afin d'obtenir une largeur de vingt-quatre centimètres. Continuer tout droit pour avoir une longueur de manche totale de soixante-cinq à soixante-dix centimètres. Faire la même chose pour l'autre manche, et le tricot est terminé. Il faut environ trois pelotes de deux cent cinquante grammes pour faire ce tricot.

Plus de noms allemands aux roses

De la Presse :

Non, les roses ne porteront plus de noms allemands. Elles vont changer d'état civil et se faire naturaliser françaises. Ce serait en effet une honte pour les fleurs de notre pays de continuer à porter ces noms allemands dont aucun — pas même les noms de femme — ne peut dire leur grâce et leur pur élan. Les noms allemands ne rappellent désormais que le meurtre, le pillage, l'incendie, la cruauté, le vandalisme ; ils n'inspirent qu'horreur et dégoût. Il y aurait de l'inconvenance et de l'injustice à les appliquer aux fleurs, aux roses, à tous ces emblèmes charmants des plus douces vertus et des plus nobles idées.

C'est pourquoi la Société française des Roséristes, dite « Les Amis des Roses », a décidé, dans la dernière réunion de son conseil d'administration, de donner un nom français à toutes les variétés de roses méritantes portant un nom allemand. Tous les noms allemands seront pros crits des futurs catalogues et ouvrages relatifs aux roses. Une liste complète des variétés dont il s'agit va être dressée.

C'est de bonne guerre. Et les « Amis des Roses » font un très joli geste en secourant les pétales de leurs fleurs libérées sur l'outrecuidance féroce des Teutons. Il est étonnant qu'à entendre désigner par leurs noms barbares nos admirables roses, ces bons vandales n'aient point songé à s'annexer la flore, en vertu de ce principe indiscutable à Berlin : tout ce qui porte un nom allemand est allemand ! Leurs noms d'arrogants ni de krapres-sins, ni de guerriers, ni d'espions, ne conviennent point aux roses : ils sont tout au plus bons à désigner des ruines, des hôpitaux ou des cimetières...

Celles de nos lecteurs

Pour le bien-être du soldat

Nous avons reçu l'autre jour la visite d'un capitaine d'infanterie, de retour du front, où il venait de supporter, pendant quelques semaines, les fatigues et les privations qu'endurent nos vaillants soldats; désireux de faire profiter ses frères d'armes de l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, il nous a exposé quelques idées pratiques dont les combattants pourront faire leur profit et que nous nous empressons de vulgariser.

Au début de l'automne, saison des pluies et des brouillards, l'humidité causerait, si l'on ne prenait des précautions en conséquence, plus de victimes dans les rangs de nos troupiers que les obus allemands. Il est donc indispensable de se prémunir contre elle : pour cela, tous les hommes qui font campagne devraient être pourvus d'une toile de tente imperméable, analogue à celle que possèdent les Allemands; la nôtre, lourde et d'un tissu trop lâche, est loin de rendre les services qu'on est en droit d'attendre d'elle. La toile imperméable peut être employée, à volonté, comme couverture la nuit ou en guise de pèlerine le jour, sous l'averse; elle est à plusieurs fins, et il est à souhaiter, pour la santé de nos soldats, que l'usage s'en répande dans nos armées.

Un excellent moyen de se garantir de l'humidité est d'employer, comme chaussettes, des bandes de papier qui préserveront le pied aussi bien contre le froid que contre la boue glacée. Il y aurait aussi avantage à remplacer, pendant l'hiver, la cravate réglementaire de toile bleue par une cravate en flanelle de même couleur.

Mais il n'y a pas que des moyens extérieurs de lutter contre le froid : une bonne alimentation est aussi nécessaire qu'une chaude couverture ou qu'un confortable chandail. Certes, tout le monde est d'accord pour reconnaître la parfaite organisation des services d'intendance. Ce ne sont pas les aliments qui manquent, le malheur est que, sur la ligne de feu, on n'a pas toujours le temps de les faire cuire. Pour remédier à cet inconvénient, il suffirait de généraliser l'emploi des cuisines roulantes. Les Allemands et les Anglais en sont abondamment pourvus. Nous n'en avons pas, sauf dans quelques régiments. C'est là une lacune qu'il ne doit pas être impossible de combler.

Au point de vue sanitaire, notre capitaine a remarqué que la répartition des médecins laisse peut-être à désirer : trop nombreux dans les centres, où leur science et leur dévouement ne sont pas toujours utilisés, ils ne sont pas assez sur le front, où leur présence serait pourtant nécessaire, ne serait-ce que pour accompagner les convois de blessés.

Enfin, notre interlocuteur nous a raconté avoir fait personnellement l'expérience de la nécessité de se garantir la tête contre les balles allemandes en interposant plusieurs couches de papier entre le képi et la coiffe : la balle allemande n'a pas de pénétration; il suffit souvent d'un calepin, d'un portefeuille, voire d'une simple brochure pour l'arrêter. En portant sur leur képi leur livret individuel, un paquet de lettres, et tout objet de même nature qui encombreraient inutilement leurs poches, nos soldats courent la chance d'éviter une blessure qui, sans cette précaution, pourrait être mortelle. Avertis, ils seraient impardonnables de ne pas suivre ce conseil d'un de leurs chefs, soucieux de leur santé et ménager de leur existence.

Comment renseigner l'Allemagne

Un « groupe de lecteurs » constate que, depuis le début de la guerre, aucun journal étranger, même provenant des pays neutres, n'a pénétré en Allemagne, où le public est tenu dans la plus profonde ignorance de ce qui se passe sur les deux fronts d'armées, en France et en Russie, nous écrit :

Puisque le kaiser a une telle peur que ses sujets soient mis au courant des défaites successives que les alliés infligent à ses troupes, pourquoi n'envoie-t-on pas quelques aviateurs lancer en Allemagne quelques milliers de journaux annonçant la défaite de la Marne et autres faits du même genre ?

Une telle nouvelle, confirmée par des organes différents, jetterait en Allemagne une stupeur et une démoralisation formidables.

De là, il n'y a qu'un pas pour provoquer une panique, suivie sans aucun doute d'une révolution.

Ce serait un bon mois de gagné pour les alliés.

Les aviateurs n'ont rien à risquer. En s'élevant à 3.000 mètres, par exemple, ils deviennent invulnérables, et de toute façon les journaux finiront bien par tomber.

Ce mois gagné peut sauver des milliers et des milliers d'existences.

Pour l'abri familial

Une lectrice, émue par le sort des habitants des malheureuses provinces envahies et dévastées, nous soumet la « généreuse idée » que voici :

Lorsque, la guerre terminée, les habitants du Nord regagneront leur pays ruiné, il leur sera bien difficile de reconstituer leur abri familial.

Je propose que chaque famille française épargnée par les Barbares s'impose d'un objet mobilier quelconque au profit des victimes du pillage.

Vous recueilleriez ces objets et les distribueriez en temps opportun aux personnes nécessiteuses. Pour ma part, je vous prie de m'inscrire pour un bon lit de plume grande dimension, deux draps et une couverture.

Pour assurer la surveillance des prisonniers de guerre

Un ancien soldat d'infanterie de marine s'étonne de voir trop d'hommes valides proposés à la surveillance des prisonniers de guerre. Ils seraient sans doute plus utiles sur le front. Et notre correspondant ajoute :

N'y aurait-il pas lieu de créer un corps spécial et de circonstance, composé d'anciens soldats âgés de 50 ans et plus, qui remplaceraient avantageusement les jeunes aptes à faire campagne ?

On pourrait instituer une légion dite de « gardes militaires », dont les fonctions seraient en quelque sorte celles des surveillants militaires de la Guyane et de la Calédonie. Le recrutement se ferait parmi tous les anciens soldats de cinq ans et n'ayant aucune charge de famille, afin d'éviter de grever le budget par des allocations spéciales aux femmes et enfants. Ce corps, considéré sur le pied de la gendarmerie, n'aurait qu'à toucher, soit un prêt franc, soit une solde que le ministre fixerait.

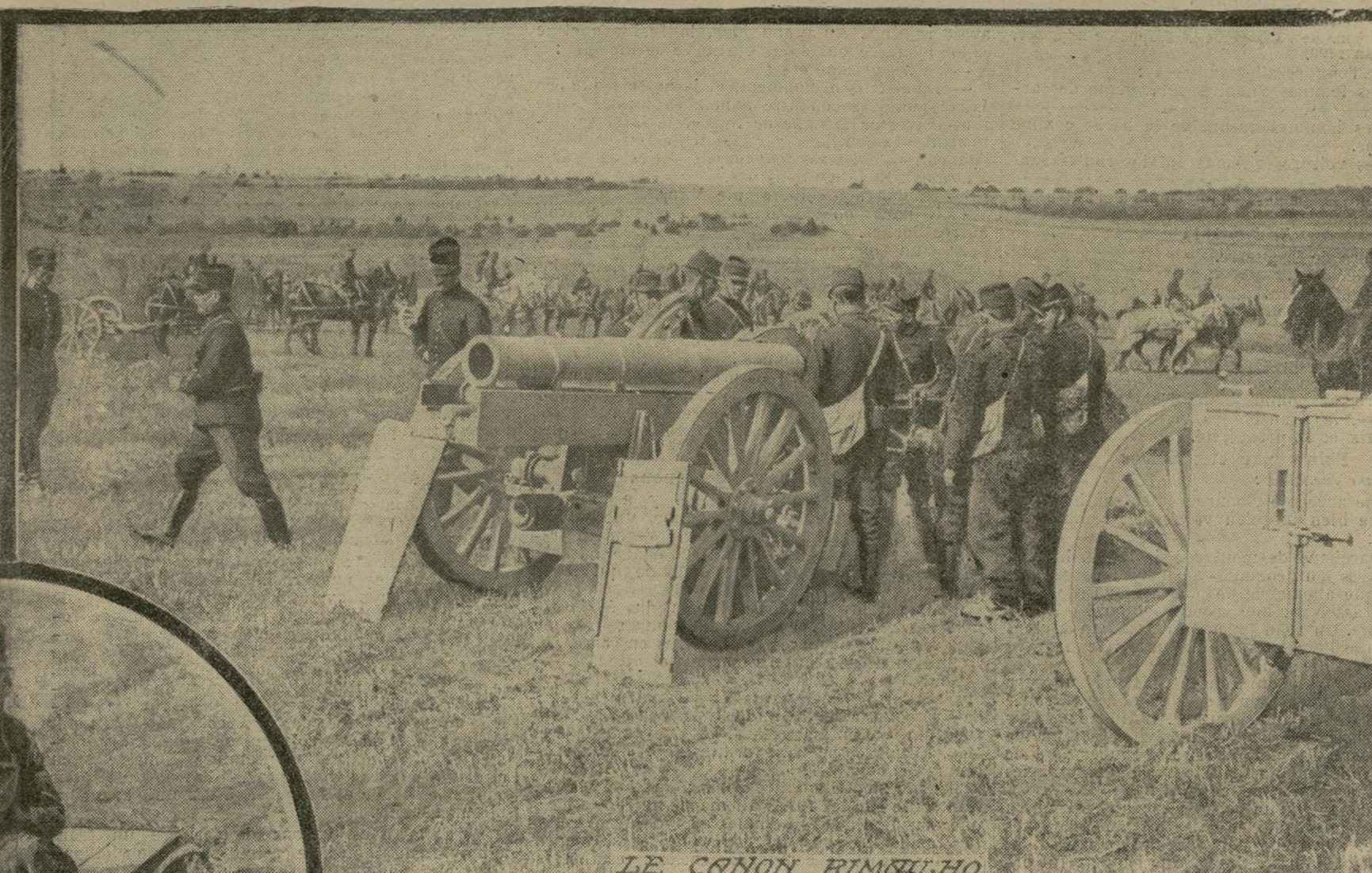
Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

Ayuntamiento de Madrid

LA GROSSE ARTILLERIE FRANÇAISE EN CAMPAGNE



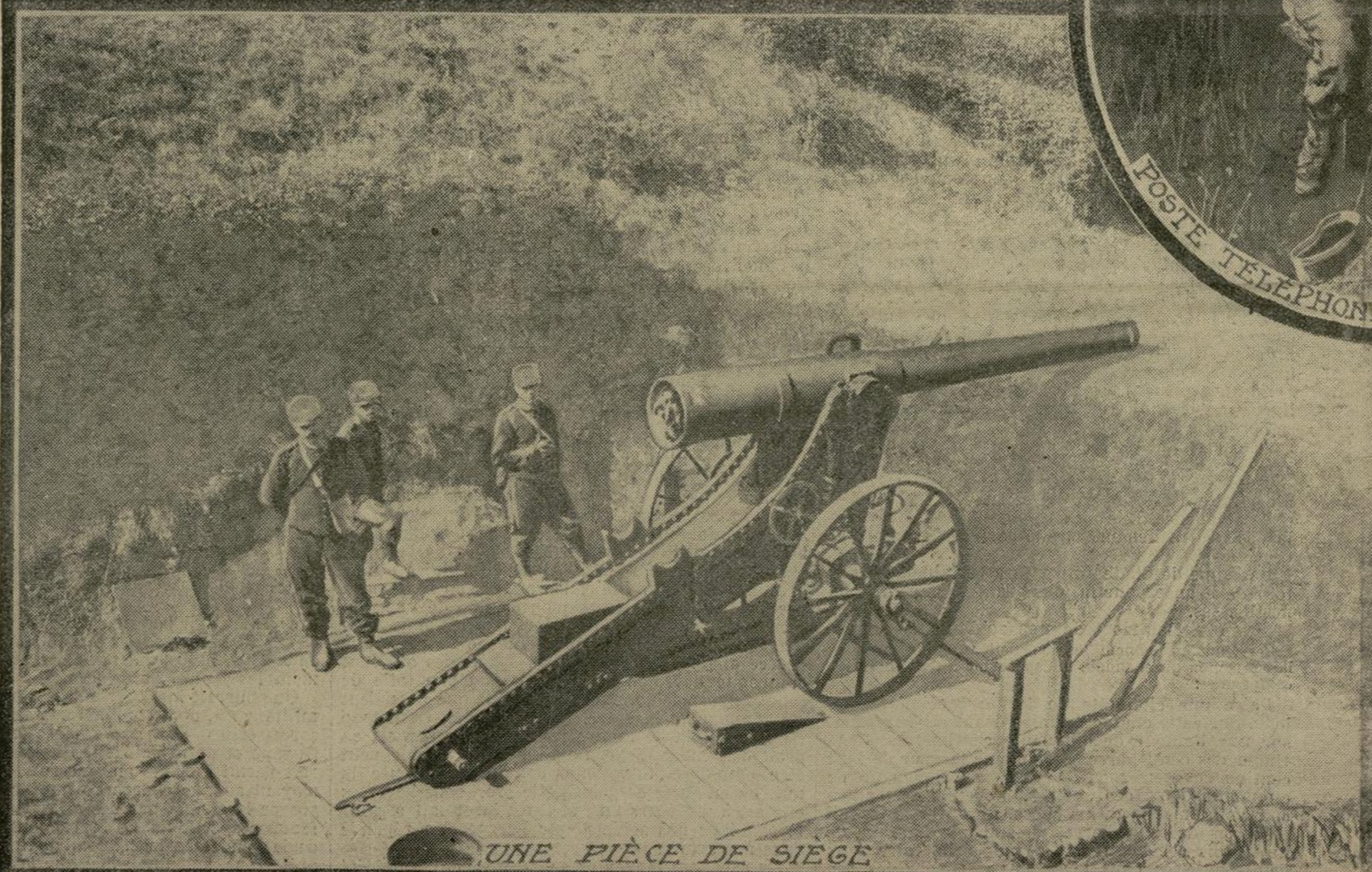
UNE GROSSE PIÈCE EN ACTION



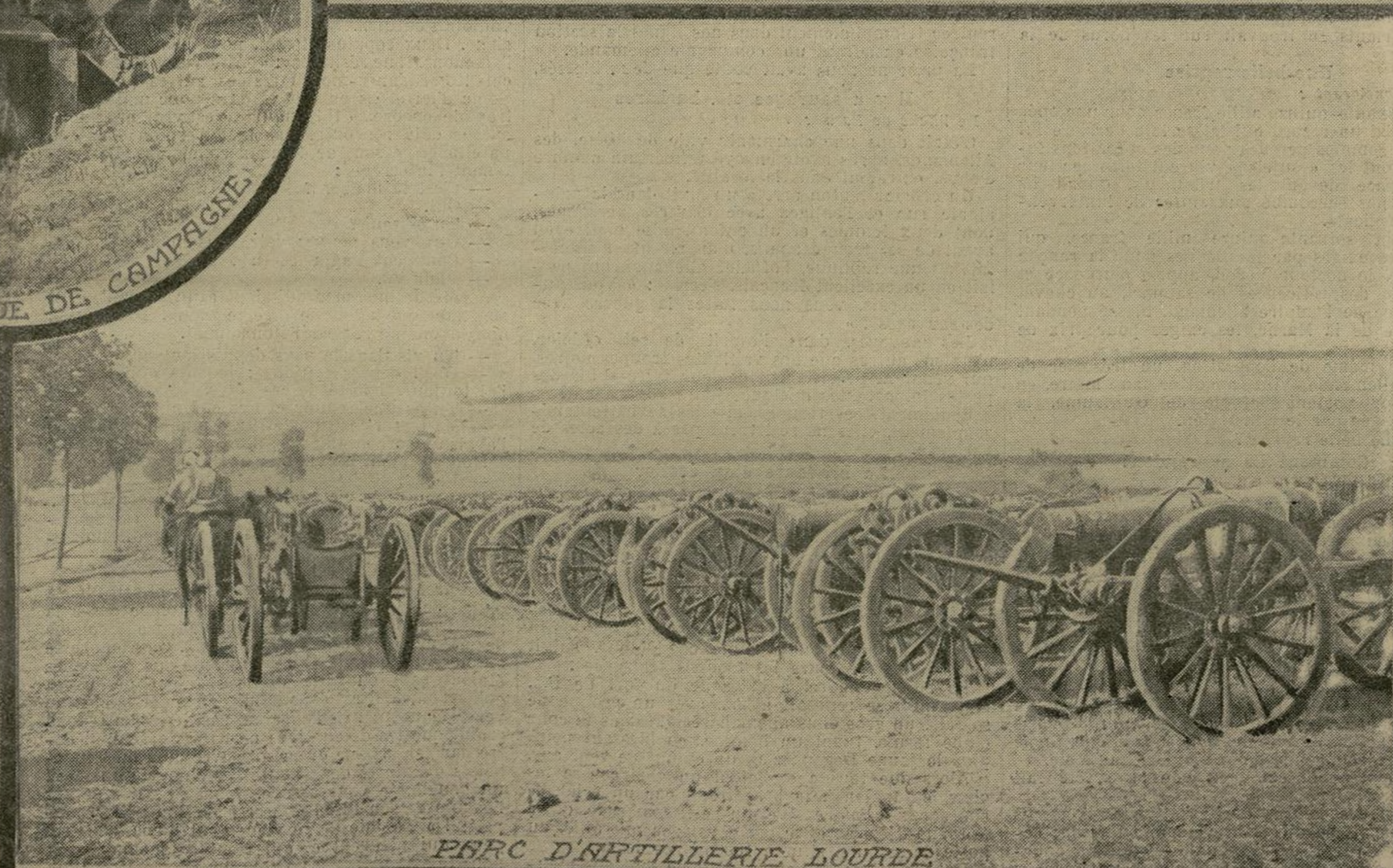
LE CANON RIMELHO



POSTE TELEPHONIQUE DE CAMPAGNE



UNE PIÈCE DE SIÈGE



PARC D'ARTILLERIE LOURDE

« L'artillerie française cause dans nos rangs les plus grands ravages... » Telle est la déclaration que faisait hier encore un officier allemand prisonnier. Du côté français, c'est, au contraire, avec une ferveur reconnaissante que nos soldats invoquent nos canons de campagne. Ces derniers font, en effet, merveille, et devant les résultats obtenus grâce à eux, il est permis de dire aujourd'hui que notre artillerie est certainement la première du monde. Sa qualité primordiale est la sûreté absolue du tir, et nos pointeurs si expérimentés savent particulièrement la mettre en valeur. Nous avons déjà publié toute une série de photographies sur notre merveilleux 75. Voici aujourd'hui quelques-uns de nos autres types de canons actuellement en campagne.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Prophéties

Prophéties retrouvées dans un volume faisant partie de la bibliothèque de l'abbaye de la Trappe de Biquebec, datant de l'an 1700.

La fin de l'empire allemand sera :

Quand les femmes s'habilleront comme des arlequins.

Quand les hommes auront de la barbe comme les capucins.

Quand les voitures sillonneront les routes sans chevaux.

Quand on se parlera d'un bout à l'autre du monde.

En l'an 1914

Mai parlera de la guerre.

Juin la décidera.

Juillet la déclarera.

Août verra des pleurs dans les yeux des épouses et des mères.

Septembre continuera les hostilités.

Octobre verra du sang jusqu'aux genoux dans trois villes de Prusse.

Novembre, un homme blanc décidera la paix.

Décembre, la France sera victorieuse et vivra dans la paix et la prospérité.

Peints par eux-mêmes

De l'Homme enchaîné :

Voici une anecdote rigoureusement authentique qui montre bien jusqu'où va l'esprit commercial allemand :

« Un marchand de moutarde de Dijon, harcelé par les offres d'un commis-voyageur représentant une fabrique allemande de pots à moutarde, crut s'en débarrasser par une proposition qu'il estimait inacceptable. Un beau jour, il lui commanda vingt mille moutardiers, représentant une tête de porc coiffée du casque prussien. »

« Un Français à qui l'on eût demandé un porc coiffé d'un képi eût bondi sous l'outrage, sauté à la gorge de son interlocuteur. L'Allemand, plus pratique, sortit son carnet, inscrivit la commande et... la maison livra. Le Français, embarrassé de ses vingt mille moutardiers, n'avait plus qu'à les jeter dans la circulation, ce qu'il fit. »

L'amusant fut qu'un consul allemand, ayant vu un de ces chefs-d'œuvre et les croyant fabriqués en France, avisa son gouvernement. Celui-ci se plaignit à notre quai d'Orsay. Une enquête fut ordonnée, qui mit les rieurs de notre côté lorsque l'on sut que la fabrique de ces moutardiers vraiment parlants se trouvait sur les bords de la Sprée. »

Une belle reprise

De l'Intransigeant :

Cent soixante-quinze mille francs pour une opération, voici un record qui laisse loin derrière lui toutes les sommes perçues pour des opérations fameuses, dont les « sujets » vinrent terminer leur convalescence devant les tribunaux, quand ils n'avaient pas succombé aux suites de l'intervention chirurgicale.

Ces cent soixante-quinze mille francs, qui avaient été exigés par les Boches pour la rançon d'Epernay, le docteur Véron, appelé d'urgence et après bien des réticences de sa part, au chevet d'un prince de l'empire allemand, blessé pendant la retraite de la Marne, les exigea pour prix de ses soins.

Le soir même de l'opération, un trésorier de l'armée allemande vint apporter au maire, en pièces d'or portant l'effigie de Guillaume, la somme exigée par le chirurgien.

Voilà une belle reprise !

Comment ils se rendent

Du Temps :

Un interprète aux armées a communiqué aux journaux du Lot cette curieuse histoire suivant laquelle deux prisonniers français firent eux-mêmes prisonniers leurs cinq gardiens allemands :

C'était au lendemain de la fameuse attaque de nuit du 26 septembre, à X..., combat des plus acharnés, où les Allemands perdirent près de 4.000 hommes morts, blessés ou disparus. Le lendemain, on m'annonça un nombre assez considérable d'Allemands, parmi lesquels plusieurs sous-officiers, que j'interrogeai, selon mon habitude, individuellement. Le premier se nommait Münz, sergent à la 8^e compagnie du 69^e d'infanterie du 8^e corps d'armée (actif). Je cite les noms, afin que je ne puisse être soupçonné de la moindre fantaisie.

— Racontez-moi comment vous avez été fait prisonnier ?

— Quelques heures après l'attaque, j'aperçus deux Français se dirigeant vers une maison; accompagné de trois de mes hommes, je les y poursuivis, et les trouvai cachés dans une cave, où nous les faisons prisonniers.

— Alors, vous les avez amenés au corps aussitôt ?

— Pas du tout, nous avons attendu la fin de l'action, car les obus tombaient dru; le soir arrivé, nous sommes montés dans la grange où, mettant

nos vivres en commun, nous avons passé la nuit.

Pendant ce temps, un autre sous-officier les avait rejoints. Au grand jour, la fusillade et le canon ayant redoublé d'intensité, ce dernier dit :

— Et les prisonniers ?

— Dame ! ils m'embêtent, et je ne sais quoi en faire; pour les conduire à mon capitaine, il me faut traverser la ligne de feu et je serai éventré. — Je zigouillerai nos boches ou celles de l'ennemi — *ich muss tot laufen* — c'est la course à la mort. Et je n'y tiens pas.

— Ni moi non plus, ajoute Münz.

— Ni nous non plus, opinent du casque les trois autres Boches.

Et d'un commun accord, nos cinq guerriers (à ironie !) se tournent vers leurs prisonniers, et intervertissant les rôles, leur rendent leurs armes et se constituent prisonniers à leur tour. Tous les sept quittent leur refuge, la tourmente passée, et les deux soldats français reviennent triomphants avec leurs cinq Allemands !

Jamais récit ne fut plus grotesquement épique et lamentable : aussi nombre d'officiers ont-ils voulu un tirage supplémentaire de cet interrogatoire, unique certes dans les fastes historiques, jusqu'à ce jour au moins.

Comment nous les prenons

Envoyée en reconnaissance, il y a quelques jours, dans la vallée de la Somme, une section d'un de nos régiments d'infanterie s'égarait à travers bois par suite d'un brouillard épais et tomba au milieu d'une compagnie ennemie qui la fit prisonnière.

Comme le brouillard, de plus en plus épais, gênait de son côté les Allemands pour se replier, leur capitaine fit placer ses hommes en carré, mit au milieu notre section désarmée et attendit.

Tout fiers de leurs facile victoires, les Allemands avaient formé les faisceaux et aarguaient nos soldats lorsque, nous dit un des héros de cette aventure, un « Montmartrois », le loustic de la section, s'écria d'une voix formidable : « Aux faisceaux, les copains ! »

Tout le monde avait compris : d'un bond la section saute sur les fusils allemands, le capitaine et une douzaine de ses hommes qui voulaient résister tombèrent sous les coups de leurs propres baïonnettes et la compagnie entière, terrifiée, se rendit... à ses prisonniers.

Et c'est ainsi que, deux heures plus tard, on vit rentrer triomphalement dans nos lignes la section française encadrant une compagnie allemande.

La prise ne nous avait coûté que deux blessés.

Il y a sauvages et... barbares

De l'Echo de Paris :

C'était dans une charmante ville de l'Oise, des Allemands, après avoir envoyé un certain nombre d'obus, entraient dans la localité.

Un officier teuton arrêta un civil dans la principale rue et l'obligea avec d'autres personnes, dont deux femmes et un enfant, à se mettre en avant de ses troupes; puis, d'un air qui n'admettait aucune réplique, l'officier allemand, qui parlait en un excellent français, s'écria : « Vous autres, Français, vous nous faites la guerre avec des sauvages ! »

Les sauvages, dans l'esprit de cet officier, n'étaient autres que nos vaillantes troupes noires, qui venaient précisément de leur faire subir des pertes importantes quelques jours auparavant.

Seulement, ces troupes, si elles se battent héroïquement, elles ne se livrent pas à des actes de barbarie.

La bravoure d'un écolier

Le Bulletin du ministère de l'Instruction publique contient le touchant récit de l'acte de bravoure d'un écolier. Ce récit est extrait d'une lettre adressée au ministre de l'Instruction publique par M. Bienfait, instituteur à Vauxaillon (Aisne), capitaine au 245^e hôpital de Fontainebleau.

Le voici :

Dès le début de la guerre, le jeune Emile Degaudez, âgé de seize ans, de Bourg-et-Comin (Aisne), réquisitionné comme conducteur, suivit pendant quinze jours les troupes françaises.

Le 20 septembre, à l'attaque du fort de B..., alors qu'il se reposait à T..., avec un groupe de soldats, un gros obus allemand éclata dans la cour d'une ferme, tuant un homme, en blessant neuf, plus le jeune Degaudez et un enfant de sept ans.

Alors que tous cherchaient un abri contre les obus, ensanglanté, le bras troué par un éclat, le courageux enfant enlève son petit camarade, qui a le crâne défoncé, et le porte, sous la mitraille, au poste de secours, situé à 100 mètres de là.

Le soir même, le pauvre petit de sept ans mourait. Quant à Degaudez, il ne proféra pas une plainte pendant qu'on le pansait et, depuis le 20, il circule parmi les blessés, le bras en écharpe, en attendant l'heureux moment où il pourra rejoindre son village encore occupé aujourd'hui par les troupes allemandes.

Un courageux fonctionnaire

Du Journal :

Le préfet de l'Aisne, M. Leullier, est actuellement installé à Soissons. Il a pour cabinet de travail une vaste pièce qui a toutes les commodités. Elle présente cependant un petit inconvénient : elle est exposée, en effet, au feu des batteries allemandes. Sous la fenêtre du cabinet préfectoral, dans le sol du jardin, on aperçoit un énorme trou creusé par une « marmite » prussienne. Les corniches de la salle sont parsemées d'éclats d'obus. Le jour où ce formidable engin est arrivé, M. Leullier travaillait à son bureau habituel, situé devant la fenêtre. Très calme, il abandonna sa place pour aller achever son travail à une table voisine. A peine était-il installé là qu'un second obus éclata avec fracas, semant autour de lui tout un flot de mitraille.

— Alors, dit le préfet à son secrétaire, puisque les Allemands ne veulent pas me laisser travailler là, je reviens à mon bureau !

Près de la fenêtre, éclairée par les lueurs des canons, ceux-ci crachant obus et mitraille, il acheva tranquillement sa besogne.

L'heureuse rencontre

Un soldat colonial, blessé, a fait au Soleil du Midi l'impressionnant récit qu'on va lire :

C'était après l'affaire des Islettes. Par la route qui longe la Biesme, nous allions vers Triaucourt. Il avait plu longtemps, puis le soleil avait percé les nuages, illuminant un délicieux paysage... Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres environ, nous entrâmes en pleine forêt, une forêt magnifique de saules, de hêtres. Arrivés à un endroit, où près d'une fontaine s'élevait une petite chapelle (c'est la chapelle Saint-Rouin), le lieutenant qui nous commandait nous fit déployer en tirailleurs par prudence. Nous formâmes un petit groupe sous la direction de l'adjudant Charles V..., un Barrois qui se rappelait vaguement avoir, pendant sa première jeunesse, vécu quelques années dans le pays. Il l'avait quitté pour courir le monde et s'engager, à dix-huit ans, dans nos marsouins.

Soudain, nous voyons de derrière un tronc d'un gros hêtre où il se cachait surgir un vieillard, un grand bonhomme sec avec une belle tête blanche... Il a l'air effrayé de nous voir et fait mine de vouloir s'enfuir... Mais notre lieutenant a fait un signe. Deux copains et moi, nous l'empoignons et l'amenons. Il ne résiste pas : « Ah ! vous êtes Français ! Pardonnez-moi, mais les autres partent à peine d'ici et ils ont été si durs pour moi que je tremble encore... » Il tremblait, c'est vrai, mais nous avions déjà rencontré pas mal d'espions dans le patelin et ce sont de fameux comédiens. Le lieutenant l'interroge :

— C'est la maison ?

— Oui.

— Tu es seul ?

— Oui, vous pouvez voir vous-même.

— Comment t'appelles-tu ?

— Paul V...

A côté de moi mon adjudant a un sursaut, c'est son nom que vient de dire le vieux. Tous aussi, nous avons un regard d'étonnement.

— Tu vis dans le pays depuis longtemps ?

— Oh ! depuis toujours; je suis bûcheron et j'ai toujours habité ce coin.

— Tu as une femme et des enfants ?

— Ma femme est morte il y a plus de vingt ans; j'avais un garçon, Charles, il est parti je ne sais où. Mon adjudant a bondi.

— Papa !

Il s'élance; le vieux recule un peu, le regarde... Tous nous sommes là sans respirer... Le lieutenant même est baba... Puis le vieux dit doucement :

— C'est vrai, c'est toi !

Un gros sanglot secoue ses épaules et son fils est obligé de le retenir pour qu'il ne tombe pas à la renverse... Ils s'embrassent... ils pleurent comme des enfants et nous pleurons aussi... On s'empresse autour du vieillard. Il nous raconte que les boches étaient sept ou huit, qu'ils s'étaient perdus et qu'ils l'ont maltraité pour lui demander le chemin vers Triaucourt. Ils l'auraient fusillé s'ils n'avaient craint que les détonations ne nous attirent. Il entre dans sa cabane et en sort avec cinq ou six go-belets d'étain et deux bouteilles d'un vin qui était un peu là, je vous assure. Vingt fois il tape sur l'épaule de son fils, l'embrasse. « Mon petit ! mon petit ! » La joie de ce vieux tout blanc, avec ses yeux qui pleurent et qui rient en même temps, nous faisait plaisir à voir. Enfin, il faut se quitter. Le père et le fils s'étreignent une dernière fois : « Au revoir, au revoir, mon petit, mes enfants ! » Et quand notre adjudant qui avait l'air d'un gosse à présent, dit : « Au revoir, papa ! », nous entendons tous comme un écho : « Au revoir, papa, au revoir ! »



Les forts d'Anvers pendant l'attaque de la ville étaient soutenus par toute une armée d'avant-garde qui disposait surtout de nombreuses pièces d'artillerie. Voici, dissimulé sous des branches, un canon pendant l'action. Trois servants viennent d'être tués, car la lutte fut chaude. On voit ici leurs corps au premier plan. Plus loin, deux officiers résistent encore et ces deux braves manœuvreront leur pièce jusqu'à la dernière minute.

En vue de faciliter les semailles

Une circulaire du ministre de l'Agriculture

BORDEAUX, 24 octobre. — Le ministre de l'Agriculture vient d'adresser la circulaire suivante aux préfets :

Le ministre de la Guerre a bien voulu, sur ma demande, en vue de faciliter les travaux agricoles pendant la période des semailles, décider que des permissions d'une durée maximum de quinze jours pourraient être accordées aux hommes des dépôts territoriaux de la zone de l'intérieur, qui exercent des professions agricoles.

Les hommes ainsi désignés seront envoyés dans leurs communes, où ils devront procéder aux travaux des champs pour la préparation et l'exécution des semailles. Il importe au plus haut degré que les hommes momentanément retirés des dépôts emploient toute leur activité à réaliser le but que s'est proposé le gouvernement : la préparation de la récolte prochaine.

Faits divers

Agent cycliste renversé par une auto. — Cours-la-Reine, hier matin, le gardien de la paix Désiré Lefèvre, qui se rendait au poste central du neuvième arrondissement, a été renversé par l'auto de place 530 X 4, conduite par son propriétaire, M. Boislunon, 83, boulevard de la République, à Boulogne-sur-Seine. L'agent Lefèvre, qui a eu les jambes fracturées, a été admis à l'hôpital Beaujon.

Les voleurs des pauvres. — A la mairie de Courbevoie, on constatait, depuis quelque temps, que les aliments destinés aux pauvres de la commune disparaissaient quotidiennement. L'enquête fit découvrir que la coupable était Mme Desvignes, employée à la distribution des secours. Son beau-frère, M. Barkelmans, conseiller municipal de Courbevoie, à la suite de ce scandale, a donné sa démission.

Mme Desvignes sera l'objet de poursuites.

Vol de fourrures. — On se souvient du vol de fourrures dont fut victime M. Lion, fourreur, 74, rue de Provence. Ce vol, dont le montant atteignait plus de 30.000 francs, avait été commis dans des circonstances toutes particulières. Un individu, qui s'était fait appeler Henri Lacaze, âgé de vingt-six ans, était venu louer une chambre garnie, située au-dessus du magasin de fourrures de M. Lion. Très élégant, portant binocle, il paraissait atteint d'une légère claudication de la jambe gauche. Lors de son entrée à l'hôtel, Lacaze avait fait apporter deux malles énormes, très lourdes ; elles ne contenaient, on l'a vu plus tard, que des journaux et le matériel du cambrioleur qui ont été retrouvés dans la boutique de M. Lion.

Dans la nuit du 11 au 12 courant, les magasins étant fermés, Lacaze avait perforé le plafond et avait soustrait une grande quantité de fourrures et d'objets d'orfèvrerie. Placé ensuite dans les malles, le produit du vol avait ainsi été emporté.

Hier, à la suite d'une longue enquête, l'auteur de ce vol était arrêté au moment où il cherchait à vendre in manteau de fourrure de grande valeur.

Cet individu ne boitait plus et ne portait plus de binocle ; il fut néanmoins reconnu et une perquisition faite dans sa chambre amena la découverte des objets volés. Ce malfaiteur, déjà plusieurs fois condamné, se nomme Pierre Escudé. Il a été envoyé au Dépôt.

Nouvelles diverses

Paris

Tirs. — La population parisienne est prévenue que des tirs à blanc d'artillerie vont avoir lieu dans les environs de Paris.

Etranger

Naissance d'un enfant d'Espagne. — MADRID. — Ce matin, à 7 heures, la reine d'Espagne a donné heureusement le jour à un fils.

L'importation du sucre. — LONDRES. — Le gouvernement a décidé d'attendre jusqu'à nouvel ordre l'importation du sucre. Cette mesure a été prise afin d'empêcher l'Allemagne et l'Autriche de faire argent de leur stock. (L'Information.)

Le procès de Sarajevo. — ROME. — Les derniers témoins du procès de Sarajevo sont entendus aujourd'hui ; le verdict sera probablement rendu demain soir.

Le tabac des armées. — LONDRES. — Le gouvernement anglais a envoyé 175.000 cigarettes au gouvernement belge pour être distribuées aux soldats belges.

Le cabinet roumain. — BUCAREST. — Le premier ministre a présenté au roi la démission du cabinet. Le souverain a refusé de l'accepter. Le ministère reste en fonctions.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Charles-Louis Guérin, 38, rue de Gisors, à Pontoise, et de M. Paul-Louis Guérin, 94, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine, décédés à Beauville, où les obsèques ont été célébrées ;

— De M. Henri Journu, décédé à Paris, à l'âge de soixante quatre ans.

SAC DE COUCHAGE

Imperméable, intérieur doublé

Maison Bidal et Piat, équipements militaires, 3, rue Richelieu (Paris).

Morts au champ d'honneur

(Renseignements fournis par les familles)

Nous avons le très vif regret d'apprendre la mort du sergent **Henry Romanet**, qui vient de succomber, à l'ambulance de Chartres, aux blessures reçues à Vieux-Aisne. Le sergent Romanet, conseiller à la Cour de La Guyane, était le fils du directeur honoraire des contributions et le frère de notre excellent collaborateur Jacques Romanet-Mortane, secrétaire de l'escadrille aérienne MF 5. Nous adressons à la famille de l'héroïque magistrat mort au champ d'honneur l'expression de notre plus vive sympathie.

Le lieutenant **Daniel Bérard**, fils de l'avocat à la Cour d'appel de Paris, vient de mourir ces jours derniers à l'hôpital militaire de Villers-Cotterets. Il avait obtenu son deuxième galon au soir d'une des batailles de la Marne.

Le capitaine **Albert Gridel**, du 74^e, à Saint-Brieuc, tué le 30 août sur le champ de bataille de Guincourt-Tourteron (Ardennes). Le capitaine Gridel appartenait à une vieille famille lorraine. Il était le fils du célèbre peintre animalier M. Emile Gridel, de Baccarat, et le cousin de M. Michaut, administrateur des cristalleries de Baccarat.

M. Louis Béziers-Lafosse, sergent-major au 71^e d'infanterie, 1^{er} bataillon, 3^e compagnie, matricule 112, tué à Reims d'un éclat d'obus à la tête, le 21 septembre.

Tribunaux

Conseil de guerre

Il y a quelque temps, M. Paul Renaud, ingénieur, à la suite d'un article paru dans un journal du matin, disant que le général Oudard, gouverneur militaire de Bordeaux, avait blâmé des infirmières de la Croix-Rouge qui avaient refusé leurs soins à des soldats allemands blessés, lui écrivit une lettre irrespectueuse.

Le général Oudard protesta et informa le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, qui ordonna des poursuites contre l'ingénieur pour outrages à un magistrat d'ordre administratif.

Après plaidoirie de M^{re} Henri Géraud, l'ingénieur Renaud a été condamné par le troisième Conseil de guerre, présidé par le lieutenant-colonel Goin, à 500 francs d'amende.

Le même Conseil de guerre a acquitté cinq cheminots de la Compagnie du Nord. Ceux-ci étaient inculpés d'avoir, le 3 septembre dernier, pris part au sac du château d'Éparche. Les cheminots étaient défendus par M^{re} Lucien Ledu, Joseph Harriot, Le Breton et Picard.

LES SPORTS

La journée sportive

A **Saint-Ouen**, sur le terrain du Red Star, 58, rue de la Chapelle, à 2 h. 30, se disputera un match très intéressant entre l'Etoile des Deux-Lacs, les ex-détenteurs du Trophée de France, et l'équipe mixte du Red Star J.A.O. Ce match, qui se jouera au profit de joueurs de football blessés, sera arbitré par M. Boinvey, de la F.C.A.F.

A **Saint-Maur**, à 3 heures, E. S. Saint-Maur (1) contre Red Star (réserve). Rendez-vous pour le R. S. à 1 h. 30, sous l'horloge de la gare de la Bastille.

A **Saint-Ouen**, à 2 heures, Etoile des Deux-Lacs (3) contre Red Star (3).

A **Grenelliers**, à 2 heures, A. S. le Carbone (2) contre Red Star (2). Rendez-vous, le Red Star, à midi et demi, place de Clichy.

Football rugby

Le Stade Français jouera, aujourd'hui dimanche, sur son terrain du Parc de Saint-Cloud contre le S. C. de Vaugirard.

Football association

L'A. S. F. jouera contre la S. A. de Pantin, à Bobigny. Rendez-vous à 12 h. 15, tramway Opéra-Bobigny, à l'Opéra.

HERNIE

Guérie par le Nouveau
Bandage MEYRIGNAC
Supprimant les Sous-Cuisses
et le terrible Ressort Dorsal.
APPLICATION et ESSAI GRATUIT
Garantie sur facture de parfaite contention.
Envoi gratis du Nouveau Traité sur la Hernie.
MEYRIGNAC, 229, rue St-Honoré, Paris (Pr. Pl. Vendôme).

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que des collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1^{er}, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 ; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Retenez dès aujourd'hui chez votre marchand de journaux notre numéro spécial hors série : La Guerre Illustrée : A nos morts, qui sera mis en vente samedi prochain. (Voir avis page 2.)

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

"DEMANDES D'EMPLOIS" 1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS »
« LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE »
« APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS »
« ALIMENTATION »
1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à :
« Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

DEMANDES D'EMPLOI

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie française, anglaise. — Mme Vignon, 1, rue Cavallotti, Paris.

Office d. Ch.-Élysées. Plac. d. gens de mais., 18, r. du Colisée

GENS DE MAISON

Bonnes à tout faire

Bonne à tout faire, 40 ans, genre fem. de chamb., désire place chez 1 ou 2 personnes. E. J., 29, r. de Chazelles.

COURS ET LEÇONS

Paris

Préparation des jeunes filles au baccalauréat. Institut Franklin, 37, boulevard Saint-Michel. Tous les cours peuvent être pris séparément.

A rt. peintre, m. or Sal.A.F., ex.éc. port. d'api. ph. Px réd. p. la guer. Leg. peint., des., aq. part. C.B., 37, Denfert-Roch. (5^e)

Province

A SAINT-GERM. IN-EN-LAYE

Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES
établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

Curé de Guerville, près Mantes, rec. j. élèves. Belle propriété.

PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 3 lits d. 5 fr. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse.

Province

NICE, pension Kéber, 55 bis, boulevard Gambetta, grand jardin plein midi, dernier confort. Prix modérés.

Province

NICE. — OFFICE DE LA COTE D'AZUR, place Masséna.
RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX POUR SÉJOUR. — SERVICE IMMOBILIER : Locations de villas, appartements, pensions, automobiles, etc. — Imprimerie. — Publicité. — L. ANDRAU, Dr.

OCCASIONS

On désire.

JACHETE meubles de luxe et tous titres. SURMONT, 35, boulevard du Temple, Paris.

JACHETE comptant 3 autos. Ecrire détails et prix net. Expert, 36, rue Rivay, Levallois (Seine).

On offre.

CARTES POSTALES MILITAIRES ET ACTUALITÉS LA cent. assorties, 1 fr. 25. Par poste, 1 fr. 50. Miralotte, 18, rue Saint-Vincent-de-Paul, Paris.

30 AUTOS à vendre ou à louer. Ecole de chauffeurs, 10, boulevard de Courcelles. Téléphone 520-60.

COUVERTURES de voyage et de lit, couvertures confectionnées avec poil et boucles, tout laine ou treillis doublé laine pour chevaux. Lécils et bridons cuir jaune, brides anglaises, sangles de selle pour officiers, surfaix, genouillères, bandes jambières laine pour chevaux, punchos mexicains laine vigogne, molleton laine et écossais pure laine, en pièces. G. BERNIER, 29, rue des Blancs-Manteaux, Paris.

CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS

11 gros chevaux hongres, juments, étalons, pour commerce et culture, 10 cobes poneys, 3 paires petits chevaux pouvant être utilisés pour commerce, 64 choix de voitures, harnais, selles, matériel écurie. Louis PERRIN, 39, r. Boissière.

Beau coupé Bail lég., caout.; coupé 3/4, 350 fr.; landaulet Brelvalette lég., 450 fr. Victoria, etc. M. D., 54 bis, av. Wagram.

CAPITAUX

COMPTES EN BANQUES frappés par le moratorium en France ou en Angleterre, titres anglais et américains, avances, achats. A. PUNCE, 36, boulevard Haussmann, Paris.

DIVERS

Mme ALEXANDRE, célèbre voyante, 32, rue de Rivoli, 45^e année de succès. Renseignements très consciencieusement sur tout. Il est reconnu qu'elle seule fait réussir les choses les plus inspersées. Correspondances très soignées par M. Alexandre fils, discrétion absolue.

BANANIA

Suraliment intensive

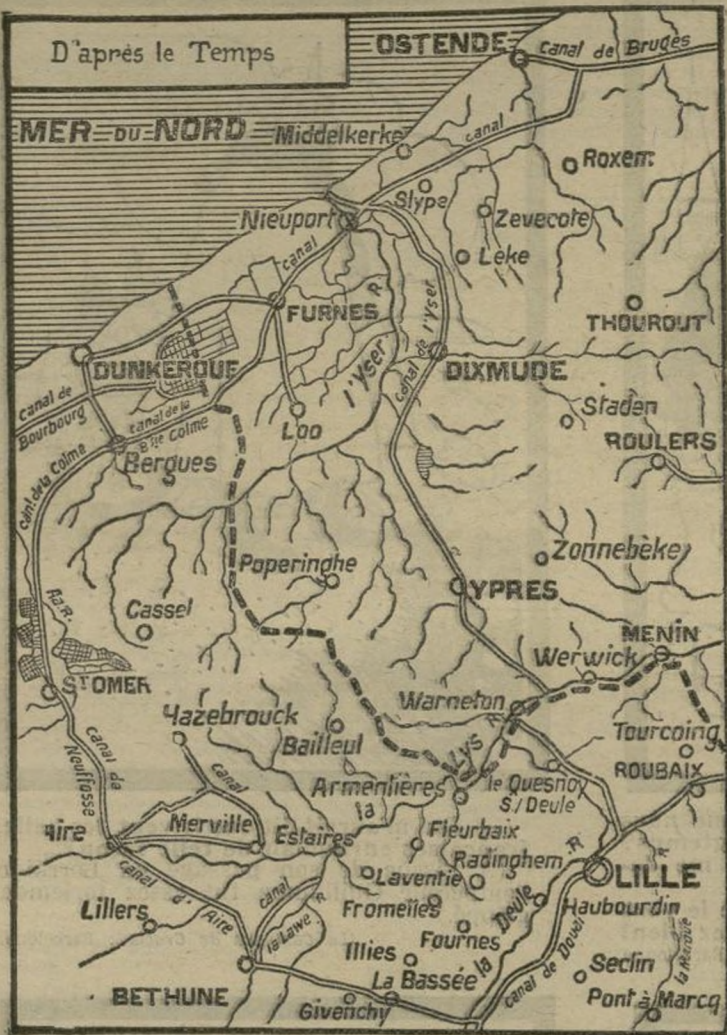
à base de farine de banane et cacao purs

En boîtes préparées et sucrées (fabrication française)

Administration : 48, rue de la Victoire, PARIS.

(Téléph. : Central 03.21.) Usines à Courbevoie (Seine).

Les deux principaux théâtres des dernières opérations



Dans le nord de la France et en Belgique.



En Prusse orientale, en Pologne et en Galicie.

Une rue de Gerbeviller en Lorraine



Toute une série de violents combats eurent lieu, nous l'avons dit, autour de Gerbeviller, en Lorraine. Le village fut, lui-même, successivement pris par les Français, puis par les Allemands. Il est actuellement en notre possession, mais il eut, hélas, à souffrir des combats d'artillerie. On voit ici une rue avec ses maisons en ruines.

L'Humour étranger et la Guerre



— Costume parfait, sire, accessoires admirables. Mais ne trouvez-vous pas, en raison de toutes vos victoires, que vous n'avez pas l'air assez joyeux?...

(Punch : Londres.)



Le prisonnier. — Est-ce que nous sommes encore ici pour longtemps?

Le Français. — Pourquoi me demandez-vous ça?

Le prisonnier. — Parce que je vous avoue que je m'y trouve assez bien!

(L'Esquella de la Torratxa : Barcelone.)



— Qui m'aurait dit que le vent des balles françaises enrhumait de telle façon?...

(A l'issue de son passage en Lorraine, l'empereur Guillaume fut assez fortement grippé.)

(La Campana de Gracia : Barcelone.)



« LE GRAND DIEU »

Modèle pour un vitrail d'une cathédrale de Potsdam.

(Punch : Londres.)



L'Allemand (qui vient de lancer un coup de pied au bloc de l'Entente Cordiale). — Aïe! Mais c'est un roc, moi qui croyais que ce n'était qu'un chiffon de papier...

(Punch : Londres.)



Napoléon I^{er}. — Diable! Quel spectacle. Voyez avec quelle science nos troupes se défendent!

Moltke. — Tout comme nous autres!

Bismarck. — Mieux encore!

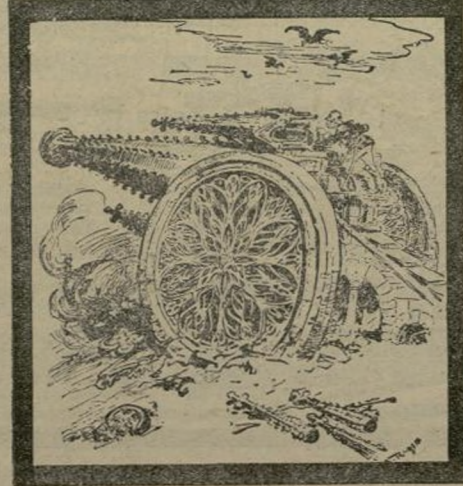
(La Campana de Gracia : Barcelone.)



PENDANT L'INCENDIE

Richard Wagner. — Qui sait comment ils ont pu comprendre ma musique?

(Secola : Milan.)



L'ART GOTHIQUE ALLEMAND

Saisie pour raisons militaires!

Ayuntamiento de Madrid



Photographie d'un vétéran qui a envoyé toutes ses couvertures à l'armée de Kitchener et qui, pourtant, n'a jamais mieux dormi!

(Punch : Londres.)

Où sont-ils ? — Où ils sont.

Le trop grand nombre de demandes d'insertions qui nous parviennent pour cette rubrique nous oblige à donner la priorité à celles provenant des abonnés d'EXCELSIOR — qu'ils soient de trois mois, de six mois ou d'un an. Il est donc utile, pour assurer dans le plus prochain numéro l'insertion gracieuse demandée, d'y joindre une bande d'abonné. Prière de vouloir bien rédiger autant que possible de façon uniforme ces communications, qui ne peuvent dépasser trois lignes de 34 lettres.

Où sont-ils ?

Nos soldats

DEMANDENT DES NOUVELLES :

— M. Lucien Bart, 49, boulevard Peretie, Paris, de son fils Lucien Bart, soldat au 27^e de ligne, 19^e compagnie.
— M. de Rémusat, Ladite, par Saint-Elix (Haute-Garonne), de M. Paul Cazeaux, 2^e zouaves, 10^e comp.
— Mme Cabosset, à l'Hay-les-Roses (Seine), du soldat Gaston Cabosset, du 14^e d'inf., 9^e comp.
— Mme Mad Jarny, chez Mme Durand, ancienne cure Saint-Palais, Saintes, de M. René Jarny, sergent-major au 32^e d'inf. col., 18^e comp.
— Mme Dreyfus, 37, rue du Rocher, Paris, de Roger Dreyfus, caporal au 43^e d'inf., 2^e comp.
— Mlle Eck, infirmière à l'hôpital temporaire 20, de Mâcon, du soldat Pierre-André Foubert, du 28^e d'inf., 12^e comp.
— M. de Garilhe, à Saint-Maurice-l'Exil (Isère), de M. Privat de Garilhe, 9^e inf., 12^e comp.
— M. Bachellerie, à Evian (Haute-Savoie), de M. Alexis Bachellerie, soldat au 9^e d'inf., 2^e comp.
— Mme Henry Burgalat, à Bacarailon, route de Bordeaux, Mont-de-Marsan (Landes), du capitaine Henry Burgalat, du 49^e d'inf.
— M. Clotus, ouvrier corroyeur à Combourg (Ille-et-Vilaine), de M. Alexandre Clotus, canonier servant au 7^e rég. d'artill., 5^e bat.
— M. E. Thibaux, 11, rue de Cauderan, Bordeaux, de M. Emile-Bernard Thibaux, 14^e de ligne.
— M. et Mme Larcher, 2, place Martin-Nadaud, Paris, de M. Georges Larcher, lieutenant au 36^e d'artill.
— M. et Mme Leclerc, 96, cours Jacob, à Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure), de M. Paul Leclerc, 3^e rég. d'inf. col., 6^e comp.
— M. Fournier, 8, rue Saint-Paul, à Limoges (Haute-Vienne), de Armand Fournier, brigadier réserviste au 34^e d'inf., 24^e comp.
— Mme Franchi, Le Belvédère, Saint-Cast (Côtes-du-Nord), de Joseph Pean, caporal au 48^e de ligne, 1^{re} bat., 1^{re} comp., 10^e corps.
— M. Emile Bordenave, du soldat Léonce Houssat-Bordenave, du 88^e de ligne, 2^e comp. blessé à Angécourt (Ardennes).
— Mme Thouvenel, 1, avenue Isabelle, à Fontenay-aux-Roses (Seine), d'André Thouvenel, du 94^e d'inf., 9^e comp.
— M. Jean Munoz, Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques, 3, rue Rossini, Paris, du capitaine Charles Ross, du 117^e d'inf. 3^e comp.
— Mme Perisus, 18, rue du Général-Berret, Paris, du cycliste Gabriel Perisus, 5^e divis. de cav.
— M. Fernand Dufour, 32, Chaussée du Bois, à Alfortville, du caporal Paul Dufour, 72^e inf., 10^e comp.
— Mme Adam, Cassiel, par Cany (Seine-Inf.), des soldats : Fernand Adam, 74^e d'inf., 1^{re} comp., et Bernard Adam, 74^e d'inf., 12^e comp.
— Mme Marcourt Jules de Broiles, Bois-le-Roi (Seine-et-Marne), du soldat Marcourt, 46^e d'inf., 2^e comp.
— Le colonel de Lamase, 40, rue d'Aubuisson, à Toulouse, de Pierre de Pradel de Lamase, sous-lieut., 40^e d'inf.
— Les familles Delannay et Dussaussoy, 72, rue J.-J. Rousseau, Paris, de Louis Delannay, caporal, 33^e de ligne, 5^e comp., blessé.
— M. Faudon, Blacé (Rhône), de Philibert Duet, caporal, 15^e d'inf., 6^e comp.
— M. Girard, 16, rue des Lices, Angers, de M. Ernest Lecolle, soldat réserv. au 231^e d'inf., 31^e comp.
— M. Louis Foucault, 3^e chasseurs, 12^e escadron, dépôt de Clermont-Ferrand, du soldat Auguste Syzko, 107^e d'inf., 8^e comp.
— M. Jean Delannay Lecomte, de Nouveaux (Nord) près Roubaix, actuellement, 25 quai Franqueville, Sables-d'Olonne (Vendée), de son fils Jean Delannay, caporal, 208^e d'inf., 22^e comp.
— Mme Charles Husson, de Maubert-Fonlevue-Mers (Somme), du major de 3^e classe levus-Mers (Somme), du major de 2^e classe Husson, médecin-chef, à l'hôpital de Siège de Charlemont, près Givet.
— Mme Desouches Prieur, de M. Desiré Desouches, au 46^e d'inf., 2^e comp.
— Mlle Adeline Muxart, rue du 14-Juillet, Perpignan (Pyr.-Or.), de M. Georges Muxart, 81^e d'inf., 5^e comp.
— Mme Gilda Darthy, 90, aven. Kléber, Paris, du soldat Aubergey Gaston, 50^e bat. de chass. à pied, 7^e comp. (dépot), Langres.
— La famille Payne, 45, rue de Belleville, Paris, du soldat Edouard Payne, 39^e d'inf., 4^e comp.
— Mme Vve Claire Léon-Galichon, 3, boul. Suchet, du soldat Eric Feinels, 6^e chass. à pied, 13^e comp.
— Mme Jourdanne, 127, Gde-Rue, Bour-la-Reine (Seine), du sergent-major Jourdanne, 76^e d'inf., 3^e comp.
— Mme Bastien, 31, boul. Gazzino, Mar-

seille, de Marie-Célestin-Paul Bastien, soldat, 279^e d'inf., 25^e comp.
— La famille P. Petit, 38, rue Ramey, Paris (18^e), de Marcel Petit, caporal, 45^e d'inf. 5^e comp.
— Mme Lévêque, 7, rue Martel, Paris, du sergent Lucien Lévêque, 4^e d'inf. territ., 2^e comp.
— Mme Vve Victor Ribailier, à Island, par Avallon (Yonne), de Marie-Louis-Paul Ribailier, du 76^e d'inf., 7^e comp.
— M. Janin, 2, rue Canebière, Marseille, de Georges Janin, maître-pointeur, 19^e d'art., 25^e bat., 75^e div.
— La famille Authébon, de Laverune (Hérault), de M. Henri Authébon, soldat, 141^e d'inf., 5^e comp.
— Mme Javelot, 19, rue Joubert, Auxerre (Yonne), du soldat Georges Javelot, 204^e d'inf., 23^e comp.
— M. Hurel, 24, rue Grande, à Evreux, de M. Maurice Commanche, réserviste, 101^e d'inf., 6^e comp.
— Mme Vve Darbes, 91, rue Raynard, Marseille, de Paul-Marie Darbes, 6^e hus-sards, cuisinier de l'état-major.
— Mme Henry Bornand, 50, rue Vital, à Paris, de M. Christian d'Harcourt, brigadier à la 28^e batt du 2^e rég. d'artill. col.
— Mme Vve Alexandre, 5, rue Paul-Bert, Malakoff (Seine), de Charles Alexandre, 131^e d'inf., 8^e comp.
— Léa Tricot, Bois-Colombes (Seine), du caporal Milan, chef poste-téléphoniste comp. hors rang, 304^e d'inf.
— Mlle Tribouillet, villa Helvetia, route de Moulleau, Arcachon, du capitaine Tribouillet, 205^e d'inf.
— Mme Octave Jeandot, 3, rue Soufflot, à Auxerre (Yonne), de M. Octave Jeandot, 204^e d'inf., 32^e comp.
— Mme Goblet, 12, rue des Quatre-Cheminées, Billancourt (Seine), de M. Jules Goblet, sergent réserv., 102^e d'inf., 2^e comp.
— Mme Henri Martin, 89, av. Alphonse-Denis, à Hyères (Var), de M. Henri Martin, réserviste au 312^e d'inf., 6^e comp. du dépôt de Toulon.
— La famille Pache, 31, rue Vincent, Paris, de M. Pierre Pache, 4^e d'inf.
— Mlle Justine Chabalgoity, à Licq-Athe-corps d'armée, de Julien Chabalgoity, soldat au 108^e d'inf., 12^e corps d'armée, de Pierre-Alphonse Cérés, soldat au dépôt du 218^e d'inf., affecté à la 1^{re} comp. du 18^e d'inf.
— Echo des Sports, 55, av. Jean-Jaurès, Paris, du caporal Hildebrandse Vanderbruggen, 350^e d'inf., 18^e comp.
— Mme Jean Magne, chemin d'Aulnay, Bondy, de M. Jean Magne, réserviste, 320^e d'inf., 24^e comp.
— Mme Pugnair, 26, boul. Triain, Nîmes, du lieutenant de réserve Pugnair, au 40^e de ligne, 10^e comp.
— Vicomte des Courtis, à Marigny-Brizay (Vienne), de son fils René des Courtis, sergent au 1^{er} groupe d'aéronautique, à Maubeuge.
— M. Georges Pariselle, 67^e d'inf., 4^e comp., de ses deux frères, de Mouzon (Ardennes).
— M. Théodore Bonnier, 56^e bat. chass., 9^e comp., de ses cinq frères : Paul, Richard, David, Fleury et Michel, dont quatre dans l'infanterie et un au 1^{er} zouaves.
— Mme la marquise de Bryas, Saint-Jean-de-Luz, de Georges de Bryas, caporal au 49^e de ligne.
— Mme B. Dupuy, 226, rue Championnet, Paris, du soldat Georges Dupuy, 69^e de ligne, 5^e comp.
— La famille Rousselot, 87, rue de Sévres, Paris, de Lucien Rousselot, soldat au 117^e d'inf., 1^{re} bat., 3^e comp.
— Mme Maller, 47, rue Fondary, Paris, du caporal François Maller, 106^e d'inf., 9^e comp.
— M. J. Tisserant, 31 bis, rue Linne, Paris, du sergent Eug. Tisserant, 39^e de ligne, 6^e comp.
— Comte Berthaud, Propriétés (Rhône), de René Mayer-Berthaud, caporal au 1^{er} tir. marocains, 3^e batterie, 1^{re} comp.
— M. Etienne, 17, rue Danton, Vanves, de MM. Julien Etienne, 153^e d'inf., 5^e comp., et Lucien-Jules Etienne, caporal au 103^e d'inf., 8^e comp., 2^e bat.
— Mme Lory, 8, allée Verte, Paris, du soldat Pierre Pache, 4^e d'inf., 7^e comp.
— M. Mercet, clos de May, à Macau-Médoc (Gironde), de son neveu Pierre Mercet, soldat au 3^e col., 4^e comp.
— M. Joseph Ligier, chausseur, Connaux (Gard), de M. Paul Ligier, 58^e inf., 9^e comp.
— Mme Rémy, 29, rue des Gravilliers, Paris, de M. Victor-Rémi Tranchon, 155^e d'inf., 32^e comp.
— Mme Prud'homme, 18, rue du Commerce, Paris, de M. Eugène-Louis Prud'homme, 168^e d'inf., 7^e comp.
— Mme Richer, 7, cité d'Angoulême, Paris, de M. Georges-Henri Richer, 40^e div., 6^e corps.
— Mme G. Forest, 131, rue du Théâtre, Paris (15^e), de M. André Forest, 152^e d'inf., 4^e comp.
— Mme Pernaut, 31, bd Murat, Paris, du caporal Pernaut, 26^e inf., 2^e comp.

Où ils sont

Nos soldats

SONT ACTUELLEMENT :

— M. de Reinach-Cessac, lieutenant au 237^e d'inf., à l'hôpital militaire de Nice.
— Le sergent-fourrier Lebec-Clisse, 45^e d'inf., 6 comp., en convalescence chez M. Lecluc, à Tréanton (Versailles).
— Le réserviste Hubert Badré, du 162^e de ligne, à l'hôpital militaire de Bourgneuf (Creuse).
— M. Gaston Machu, caporal réserv. au 87^e d'inf., à l'hôtel Métropole, hôpital temporaire n° 32, à Royat (Puy-de-Dôme).
— Le commandant Alfred Bocher, chef d'escadrons au 23^e dragons, hospitalisé à Saint-Germain-en-Laye.
— M. Alfred Gruy, soldat réserv. au 69^e d'inf., 12^e comp., à l'hôpital temporaire n° 29, annexe rue de la Faïence, à Béziers (Hérault).

Où sont-ils ?

Les réfugiés

DEMANDENT DES NOUVELLES :

— Mme Virginie Pecqueur, 70, rue du Bac, de la famille Pecqueur, à Masny (Nord).
— Gustave Odier, de ses parents et de Charlotte Hublar, habitant Le Cateau (Nord).
— M. André Ponthé, 18^e chass. à pied, Fontenay-le-Comte (Vendée), de sa famille.
— Mlle Boulaire, 5 bis, rue d'Italie, Tunis, de Marcelle Maubui et de son neveu.
— Docteur Boulaire, 5 bis, rue d'Italie, Tunis, de ses parents, habitant Reims.
— Mlle Lamure, 11, rue Christiani, Paris, de Mlle Marie-Louise Lamure, 24, rue des Crépelles, à Huy (Belgique), et de M. Philpott, chez M. Caution, chaussée de Waterloo, Saint-Servais, Namur (Belgique).
— M. Maurice Taniaux, 30, quai Carnot, Le Tréport, de sa famille par télégr.
— Maurice Pellerin, aviation, Chaumont (Haute-Marne), familles Pellerin et Mangin, de Carignan (Ardennes).
— Mme Collard, 7, rue Jean-Cottin (18^e), à Paris, de Mme Collard, 72, rue des Ecoles, à Saint-Servais-Namur (Belgique).
— Mlle Thérèse Mérygnet, de Cambrai, réfugiée à Rouen, 82, route de Darnétal, de sa famille.
— Mlle Antoinette Goutte, 7, cité Fénélon, Paris, de 1^{re} Pierre Olet et Firmin Salandre, habitant Trazegnies (Belgique); 2^e de l'asile du Sacré-Cœur de Carrières (Belgique), où sont en pension M. et Mme Jean-Louis Salandre; 3^e de M. E. Salandre, à Montreuil-sous-Laon (Aisne).
— Mme P.-F. Namur, 5, rue François-Aune, Nice, de Mme Jean Namur, demeurée à Valenciennes.
— Mme Gaston Randonneix, 3, rue de Loos (10^e), Paris, famille Delcroix-Colle, du Nouvion-en-Thiérache, et Emile Randonneix, de Reims (Marne).
— Le sergent André Dauchet, 19^e bat. chas. à pied, dépôt Argentan, de sa mère et sa femme, de Compiègne.
— Jules Ancelet, du Cateau, rue d'Espagne, à Bayonne, de sa famille qui habitait le Cateau (Nord).
— Jean Bonnel, 40^e groupe territorial, au fort de Meyzieux (Isère), de sa femme et sa fille, à Nouzon (Ardennes).
— M. Henri Vieville, 29^e d'art., 70^e batt., recherche femme et famille d'Englancourt et Saint-Algis (Aisne).
— Mme M. Duménil, de Saint-Quentin, actuellement à Granville, 9, rue Saint-Sauveur, de M. Duménil, 26, rue de la Pomme-Rouge, à Saint-Quentin.
— Robert Leonard, réfugié chez M. Duprat, rue des Carmes, à Dax (Landes), de ses parents et amis.
— Mlle Brabant, 30, rue Vieille-du-Temple, Paris, de sa famille, de Castre, près Hal (Belgique).
— Mlle Duchateau, 48, av. d'Orléans (chez M. Schmidt), Paris, de Mme Henri Duchateau et son fils, de Saint-Quentin.
— M. Charles Bégaré, réserv. au 150^e hôpital d'Aiguillon (Lot-et-Garonne), de sa famille.
— Soldat Lucien Taton, du 132^e de ligne, hospitalisé à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), de sa famille, de Pierrepont (Aisne).
— Le soldat Charles Cornat, 161^e inf., de Pierrepont-Launois (Aisne), hôpital tem-

poraire n° 3 de Crest (Drôme), de son père habitant Pierrepont-Launois.

— Le soldat Edouard Evard, 132^e inf., hôpital temporaire n° 3 de Crest (Drôme), de son beau-père habitant Pourvrais, par Guignicourt (Aisne).
— Le soldat Louis Cormond, 120^e inf., hôpital temporaire n° 3 à Crest (Drôme), de sa femme, née Hortense Cuvier.
— Le soldat Albert Gros, 132^e inf., hôpital temporaire n° 3 de Crest (Drôme), de sa femme née Gros-Lajoie.
— M. Edmond Delrot, d'Hellesmes (Nord), hôpital du Sacré-Cœur, à Béziers, de sa famille.
— M. Joseph Richard, 106^e de ligne, hôpital de la Providence, à Toulon, de sa famille.
— Rosé Morison, hôpital n° 30, Trouville, de M. Normand, négociant à Bohain, et Morison, zingueur à Beauvois-en-Cambrésis (Nord).
— Gaston Bourgeois, caporal, 10^e comp., et Pierre Chevalier, 12^e comp., du 46^e inf., convalesc., à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde), de leur régiment, parents et amis.
— Le soldat de 1^{re} cl. Paul Granddier, 161^e inf., en convalescence Haute-Garonne, de sa famille d'Hamonville-sous-les-Côtes (Meuse).
— Le soldat Fernand Buronfasse, 151^e inf., en traitement aux Chalests-Spont, de sa famille de Landy-Fay (Aisne).
— M. Hostet, 347^e hôpital de Dax (Landes) de sa femme Charlotte de Wolf de Saint-Michel, Sougland (Aisne).
— Paul Decalucé, 347^e convalesc. chez M. Lagrave, à Mouleydier (Dordogne), de sa femme et de la famille Lebhan, de Jaulain (Nord).
— M. Genevrière, 3^e groupement auxil. d'artill. à Vincennes, de sa famille de Vivier-au-Court et Sedan (Ardennes).
— M. Beurey, 208^e inf., dépôt Sézanne (Marne), de sa femme et famille, Saint-Omer (Pas-de-Calais).
— M. Germain, sergent réserv., 94^e inf., dépôt Sézanne (Marne), de sa femme et famille Moreaux-Forgeot, château de Boncourt (Aisne).
— M. Leblond, 110^e inf., dépôt Sézanne (Marne), de sa femme et famille, de Loos, près Lille (Nord).
— M. Détouche-Valzer, d'Hirson, villa Henri, à Saint-Brevin-les-Pins (Loire-Inf.), de la famille Valzer.
— M. Jovet-Canoë, 132^e inf., 12^e comp., de sa famille, de Vigneux (Aisne).
— M. Onésime Brin, réserv. au 42^e artill., dépôt au 19^e d'art. à Nîmes (Gard), de sa famille, de Fresnoy-le-Grand (Aisne).
— Sallet-Valéry, 67^e inf., 1^{re} comp., de son frère au 67^e inf., comp. hors rang, et de sa famille, de Barnot (Aisne).
— M. Alphonse Colas, 91^e inf., 29^e comp. de dépôt, de sa femme, Guillaume Colas, Warcq (Ardennes).
— M. Charles Vaillant, 254^e d'inf., de sa femme Sylvia Vaillant, de Provat (Somme).
— M. Sévria, 87^e rég. act., 38 art., Nîmes, de sa famille.
— Mme A. Crochon, 2, rue de la Guerre, Paris, des religieuses de la Sainte-Famille de Charleroi et de Braine-le-Comte.
— Mme Lepage, à Brassy (Nièvre), de son frère, M. Duboux, de Quessy, près Tergnier.

Où ils sont

Les réfugiés

SONT ACTUELLEMENT :

— Jacques Lecomte, Saint-Quentin (Aisne) et Montcornet (Aisne), et famille à Royan (Charente-Inférieure), chez M. Emile Baraton, avenue de la Gare.
— Les parents Angèle et Gabrielle Meuris sont à Blois, boulevard Carnot, 8.
— La princesse Tschalkovska, née de Saint-Sauveur, est actuellement à Montargis, soignant les blessés dans l'hôpital tempo., dirigé par le docteur Halle.
— M. Charles Lefebvre, de Grandchamp (Ardennes), réfugié chez M. Chassery, à Bressolles, près Moulins (Allier).
— M. L. Andran, directeur de l'Office de la Côte d'Azur, à Nice, donne gratuitement renseignements aux familles des militaires et réfugiés contre l'envoi d'une enveloppe avec adresse et affranchie.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19 rue Cadet, Paris. — G. Marty.

AU LOUVRE

PARIS Lundi 26 OCTOBRE et Jours suivants PARIS

TISSUS, VÊTEMENTS, CHAPEAUX, CHAUSSURES

PRIX EXCEPTIONNELS

Envoi sur demande du CATALOGUE GÉNÉRAL de la Saison d'Hiver.

NOTRE ACTION DANS LE NORD



FANTASSINS FRANÇAIS SE RENDANT SUR LE FRONT



UN DRAGON FRANÇAIS CORDIALEMENT ACCUEILLI DANS UN VILLAGE BELGE

Depuis plusieurs jours, l'action dans le nord de la France et en Belgique se poursuit avec une extrême violence. Si sur certains points nous avons dû céder quelque terrain, nous avons progressé sur d'autres. Nos vaillantes troupes rivalisent d'ardeur et de vaillance et font éprouver de graves pertes à l'ennemi. On voit ici un régiment d'infanterie allant prendre position, et un lieutenant de dragons, estafette, reçu avec empressement par la population d'un village belge.